

38



JOCELIN LE GARDE-CÔTE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR MM. N. FOURNIER ET H. MEYER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 AVRIL 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

PREMIER ACTE (PROLOGES).

JOCELIN, sergent de gardes-côtes. . .	MM. DUMAINE.
LE COMTE LÉON D'ESGRUNY. . .	SARDET.
FLAMBART, pêcheur breton. . .	DEPELLE.
GASPARD, son fils. . .	PACAS.
UN BRIGADIER des dragons de la reine. . .	LAVERNE.
UN OFFICIER. . .	LEDOUX.
UN MATELOT. . .	MERCIER.
MARANE FLAMBART. . .	Mmes NEUVILLE.
AMELIE. . .	MICHES-FLEURY.

UNE SERVANTE d'ACHENNE, MATELOTS, SOLDATS.

DANS LES AUTRES ACTES.

VAN-BROUST, marin (Joce). . .	MM. DUMAINE.
L'AMIRAL DE SAINT-RENAUD, gouverneur de la Martinique. . .	MACANETTE.
LE CHEVALIER DE SERVIERES. . .	OMER.
ÉPIFANE, secrétaire de l'amiral. . .	CE. LEWATTE.
KERCADEC, ancien mousse. . .	LAGENT.
LE COMMANDEUR. . .	MARTIN.
BAMBUILLAT, nègre. . .	NICOL.
AMELIE, comtesse de Saint-Renan. . .	Mmes NEUVILLE-FLEURY.
CLOTHUIR, mère de l'amiral. . .	SARDET.
DOMESTIQUES, MATELOTS, NOIRS DES DEUX SEXES.	

L'action se passe en Bretagne, près de Lorient, en 1763, au premier acte, et à la Martinique, en 1783, pendant les quatre autres.

Le théâtre représente la salle commune d'une hôtellerie, au Rendez-vous des Baleiniers, sur les bords de la mer, près Lorient. — Cette salle est couverte dans le fond, où l'on aperçoit des rochers qui bordent la mer. — À gauche, plusieurs portes conduisant aux granges, aux chambres et à la cuisine; au fond, à droite, un escalier conduisant à un pavillon séparé.

ACTE PREMIER. SCÈNE PREMIÈRE.

À la lueur du rideau, quelques matelots bretonniers sont assis à droite avec un brigadier et deux ou trois soldats du régiment de la Reine. FLAMBART.

LE BRIGADIER, élevant son verre.

À la marine française !

UN SOLDAT.

Y compris les baleiniers, marins d'eau douce et autres. (Ils boivent.)

UN MATELOT.

La marine est sensible à votre honnêteté, mes braves... AUX soldats du régiment de la Reine !

FLAMBART.

Au régiment de la Reine ! je ne m'y oppose pas, quoiqu'à mon idée, il n'y ait pas de quoi; les soldats et autres animaux terrestres n'étant, à parler poliment, que du fretin. (Rueuse.)

LE MATELOT.

Ne faites pas attention à ce que dit le père Flambart; il a étudié la politesse dans la mer du Nord, en compagnie des ours et des baleines. (Tout le monde rit.)

FLAMBERT.
Ne disons pas de mal des uns et des autres, maitrot; ce sont eux qui nous font ingrater paye... (Il fait sonner ses argents.)
A preuve que c'est moi qui régale.

LE MATELOT.
C'est vrai, c'est le père Flambart qui régale, et chez sa femme encore! (Tous deux leur chopas à Flambart.)

FLAMBERT.
Oui, oui, chez moi même, chez moi... au Grand-Marsouin! C'est moi qui enseigne. L'est une bête comédienne que madame Flambart, capable de leur fêter à un corsaire ou à un négrier! Quand elle se fait esclave elle se fait le commandant, il faut que chacun s'en passe... excoûté moi. Elle a beau vouloir mes écus pour rien, nom d'un phoque! je veux consumer, moi, pour la momme de mes péchés; toute la part de prime y passera, et je donne la préférence à l'établissement conjugal... buité du vin!.

TOUT.

Du vin!.. du vin!..

Voilà... voilà...

SCÈNE II.

LES MÈRES, GASPARD.

GASPARD, courant et s'occupant le front.

Un verre, la petite... (la servante lui donne un verre et lui verse à boire.)
Ouf! j'avais grand besoin de ça...

LE MATELOT.

Quel est donc cet intrus qui ne porte pas de santé?

FLAMBERT.

Eh! c'est Gaspard, mon filleul, que je vous présente; goudrounez à Lorent, de père en fils, un bon garçon... un peu nageant... ne faites pas attention.

GASPARD, préoccupé.

Merci, narrain. Le sergent Jocelin n'est pas encore sorti de l'hôpital?

FLAMBERT.

Non, pas encore; eh bien, filot, à quand la noces?

GASPARD, d'un air hébété.

Ah! oul... c'est vrai... la noces!.. (Il va s'asseoir devant la table à gauche.)

LE MATELOT.

Il se marie?

FLAMBERT.

Et un fier mariage! C'est sans ça et arrangé ça avec Jocelin, la dernière fois que j'ai vu venir à terre; vous connaissez tous Jocelin, le sergent garde-côte?

LE MATELOT.

Si nous le connaissons!.. le plus brave garçon! tout le monde l'estime, tout le monde l'aime... Heureusement on dit que son accident n'aura pas de suites.

LE BRIGADIER.

Quel accident?

FLAMBERT.

Ah! vous ne savez pas, vous n'avez pas un trait superbe! Après ça, ce n'est pas étonnant, un marin!

LE BRIGADIER.

Qu'est-ce que vous dites donc, père Flambart! les garde-côtes sont des soldats.

FLAMBERT.

Non pas; c'est marin... j'ai vu sur l'eau au besoin...

LE BRIGADIER.

C'est militaire, je vous dis... ça fait la charge en douze temps.

FLAMBERT, se levant.

Eh bien, c'est amphibie, là!.. je m'y connais, à ce qu'il me semble... moi qui suis l'ami du vrai marin!.. (Au matelot.) Ce n'est pas pour toi que je dis ça... Or donc, il y a deux mois, une dame de poste descendant au grand galop la maitresse que vous voyez là-bas... Il y avait dedans un jeune homme et une jeune dame, toute enroulée; tout à coup, il prend un vertige à l'atterrissage, voilà nos amoureux qui s'en vont, et au lieu de r-moquer à l'abord, ils tiennent à tribord, et l'équipage s'en va à la dérive tout droit sur un pierrier, près à culbuter et à se briser en mille pièces... Jocelin qui était là... tenez, où vous êtes, n'en fait ni une ni deux... Il grince sur le rocher... se jette en avant des chevaux... renverse le mors dans la bouche de l'un, coupe une jambe à l'autre avec

son sabre, et maintient le bâtiment juste au moment où il allait sombrer... Arrêt! et pendant que le jeune homme s'occupe de la dame évanouie, il se sauve sans attendre seulement qu'on le rattrape... Ce n'est qu'un sergent chez lui qu'il sapeur qu'il a l'épaulé cassé; alors on le transporte à l'hôpital de Rennes, où il est encore... et voilà!

LE BRIGADIER.

C'est un fameux gaillard que ce sergent-là!

FLAMBERT.

Ah! je crois bien!.. et de l'honneur!.. ah! dame! faut pas le regarder de travers, emmêlé là!.. (Tapant sur l'épaule de Gaspard.) N'est-ce pas, filot, que tu seras heureux et fier de l'instiller ton beau-frère? Car c'est la sœur de Jocelin qu'il épouse, la petite Yvonne... Est-ce pour dimanche, dis, avant qu'il se marie?... et en avant les bombes et les rigoles!.. bratie-bas général, quoi... (Il se met à danser et veut qu'on le rejoigne.) Tra! la! la!

GASPARD.

Doucement, père Flambart, doucement!

FLAMBERT.

Ah! mais, dis donc, je le trouve un air tout interloqué... une vraie naïve d'entièrement, au moment d'une nocce...

GASPARD.

Eh bien, non, mon parrain, puisqu'il faut vous le dire, pendant que M. Jocelin n'est pas là, non, saprém! il n'y a plus de nocce.

FLAMBERT.

Hein? qu'est-ce comment? je suis sourd, j'ai mal entendu; tu dis?

GASPARD.

Je dis... je dis que si ça vous amuse, vous êtes libre de danser tout seul, mais que mademoiselle Yvonne ne sera jamais niée femme... (Rouge.)

FLAMBERT.

Ah! ah! voilà du nouveau! la vent à tourné, à ce qu'il paraît; plus que ça de parole, mon petit?

GASPARD.

Dame! mon parrain, j'ai des raisons, à moi...

FLAMBERT.

Des raisons, à toi!.. Attends, attends, j'en ai en donner, des raisons à moi!.. laissez-moi l'arranger!.. (Il se jette sur Gaspard.)

GASPARD.

A l'aide! au secours!

LES MÈRES.

Allons, Michel, Flambart!

FLAMBERT, lui serrant la gorge.

Non, mille tonnerres, il faut qu'il parle.

LE MATELOT.

Mais c'est pas le moyen.

SCÈNE III.

LES MÈRES, LA SERVANTE, puis MADAME FLAMBERT.

LA SERVANTE, essouffée.

Messieurs, messieurs, un peu de silence, au nom du ciel!

FLAMBERT, à la servante, tenant toujours Gaspard.

Qu'est-ce que tu veux, toi?

LA SERVANTE.

C'est ma maîtresse qui m'envoie...

FLAMBERT.

Il n'y a pas de maîtresse ici, il n'y a qu'un maître, c'est moi.

LA SERVANTE.

Mais, monsieur Flambart!

FLAMBERT.

Va-t'en au diable avec elle!

MADAME FLAMBERT, paraissant au bout de l'escalier.

Qu'est-ce que c'est?

FLAMBERT.

Oh! ma femme! (Elle lâche Gaspard et se retire d'un air piqué.)

GASPARD.

Ouf!

MADAME FLAMBERT.

Que langage t'il-on ici? C'est donc toi, Flambart, l'épouse que tu es, qui crève plus fort que tous les autres, quand je t'ai ordonné de le taire...

Ah! ordonné...

FLAMBERT.

Où, ordonné; qu'est-ce que tu as à répondre à ça?

MADAME FLAMBERT.

Mais, ma femme, j'ai à répondre...

FLAMBERT.

Mais, ma femme, j'ai à répondre...

MADAME FLAMBERT.

Rien; je veux que tu te tais.

FLAMBERT.

Mais je ne dis pas le contraire.

MADAME FLAMBERT.

Alors, tais-toi.

FLAMBERT, tout bas.

Où... seulement je demande pourquoi il faut me taire... on peut bien demander pourquoi?

MADAME FLAMBERT.

Parce que la personne à qui j'ai tout ce pavillon a besoin de repos et de tranquillité.

FLAMBERT.

A la bonne heure, voilà une maison! Chut! vous suitez!.. Ah ça, elle est donc toujours malade, la petite dame?

MADAME FLAMBERT.

Sans doute.

FLAMBERT.

Des donc, ma femme, je suis sûr qu'il y a du micmac là-dessous.

MADAME FLAMBERT.

Et pourquoi? surait-il du micmac?

FLAMBERT.

Parce que depuis deux mois qu'elle est ici, depuis l'accident de la voiture, tu ne m'as pas encore fait partager au plaisir de sa société.

MADAME FLAMBERT.

Excusez-moi, pauvre dame! Et-ce que tu crois que j'ai envie de lui faire une révolution en lui montrant une grimasse comme la tienne?

FLAMBERT.

Madame Flambar, il y a de par le monde, et particulièrement dans le Nord, des princesses un peu bien sées qui n'ont pas eu peur des révolutions.

MADAME FLAMBERT.

Tu me parles de celles qui sont habituées à voir des ours.

FLAMBERT.

Hein?

MADAME FLAMBERT.

Suffit, à présent, peut-on savoir pourquoi tu traites ce garçon-là?

FLAMBERT.

Pourquoi? parce qu'il ne veut plus épouser la sœur de Jocelin.

MADAME FLAMBERT.

Bah! est-ce possible?

GASPARD.

Donne! exercez-moi, mère Flambar; ce n'est pas ma faute, voyez-vous; je l'ai aimé bien, cette jeunesse, et je crois tout de même qu'elle m'aimait aussi un brin... Mais voilà que pendant un merveilleux voyage que j'ai été faire à Nantes pour mon commerce, mademoiselle Yvonne, qui était restée à Luze, tout seule avec sa vieille grand-mère, a rencontré là un beau-là, un capitaine du régiment de la Reine, un gentilhomme, quoi?... Ça vous a de belles manières, ces gens-là; ça en compte aux filles, ça les élite, ça leur monte le tête, et, finalement, qu'est-ce qui en arrive? c'est qu'on jure sur elle, et aussi sur leurs futurs... Merci, ça ne me va pas... J'ai dit son fait à la petite, et, comme après cet esclandre-là, je ne peux plus rester dans le pays, je viens trouver le parrain Flambar, avant que Jocelin revienne, pour qu'il m'emène avec lui à la pêche de la baleine.

FLAMBERT.

Excusez; il n'est pas mal ambitieux, le petit.

MADAME FLAMBERT.

Jésus, mon Dieu! est-ce possible ce qu'il nous a conté là?

FLAMBERT.

Alors donc! mon filleul est un imbécile... aussi vrai que je suis parrain... et la petite est une honnête fille, aussi vrai qu'elle est la sœur de ce brave Jocelin.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOCELIN.

JOCELIN, entrant; Un bon café à la main pour s'appuyer.

Hein? ou parle de moi, toi!

FLAMBERT.

Tiens! c'est lui! le voilà!

GASPARD.

Jocelin!

JOCELIN, joyeusement.

Eh! bonjour, mes amis, mes bons amis, enfin je vous reviens! Y a-t-il assez longtemps que j'étais cloué sur ce lit d'hôpital! Eh! voilà la mère Flambar, toujours fraîche et belle, (A Flambar.) Et toi, mon gros, dont l'école nous donne un échantillon de tes baleines! et vous tous, les enfants, à qui j'avais hâte de serrer la main. (Il donne à tous des poignées de main.) Tiens! c'est le beau-frère... l'ami Gaspard... Eh bien, tu dois être content de me voir sur pied... ça va avancer ton mariage... (Aux autres.) Car, vous me croirez si vous voulez, je ne pensais là-bas qu'à ces pauvres enfants dont le bonheur attendait sur l'autel... (Tout le monde se désole.) Hein? qu'est-ce que c'est? vous ne me répondez pas?

FLAMBERT.

Alors, allons, viens boire un verre de vin avec nous.

MADAME FLAMBERT.

Y penses-tu, Flambar? tu sais bien que ça lui porte à la tête... et le sergent n'est pas encore bien fort.

JOCELIN.

Vous avez raison, mère Flambar, il faut se ménager pour la noce. (A Gaspard.) Eh bien! mon garçon, comment va ma petite sœur, et ma vieille mère, hein?... tout ça en est bonne santé, j'espère, et en bonne humeur?

GASPARD, avec anxiété.

Très-bien, monsieur Jocelin, aussi bien que possible, vu les circonstances...

JOCELIN.

Hein? comment? qu'est-ce que tu as donc?

GASPARD.

Moi?

JOCELIN.

Tu as l'air tout bête?

FLAMBERT.

C'est son air naturel.

JOCELIN.

Serait-il arrivé quelque malheur à la famille?

GASPARD.

Non, non, au contraire... c'est-à-dire rien... ou peu de chose... c'est selon...

GASPARD.

Quel diable d'amphigouri! il aura bu un coup de trop... en réjouissance...

GASPARD, bas à Flambar.

Ah! mon parrain, je vous en prie, contez-lui la chose en douceur.

JOCELIN.

Ah ça voyons! savez-vous que vous commencez à m'ennuyer?

FLAMBERT.

Au fait, mon garçon, tu es raison, assez de cachottieries comme ça! Je vais te lâcher le piquet, (A Gaspard qui veut se sauver.) Remède, capot! (Il se remet par le bras.)

GASPARD, bas.

Au nom du ciel, mon parrain, prenez bien des précautions.

FLAMBERT, bas.

Où?... où... des mitaines... Connus. (A Jocelin.) Voilà ce que c'est. Mon filleul dit comme ça que la sœur a été enjôlée.

JOCELIN.

Hein!

GASPARD, à part.

Patastra! si c'est comme ça qu'il me des mitaines. (Il voit ses filles.)

FLAMBERT, à Jocelin.

Vous tu bien rester là!

JOCELIN.

Enjôlée, mille tonnerres!... et si p'r qui?

FLAMBERT.

Par un crâne officier du régiment de la Reine, nommé... (A Gaspard.) Comment le surnommes-tu?

GAFFARD.
Le... le vicomte d'Esgrigny.

JOCELIN.
Le vicomte d'Esgrigny ! (Passement très Gaspard.) Et c'est toi qui oses soutenir !...

GASPARD.
Non, non, je ne soutiens rien, monsieur Jocelin. Ce sont les autres, les gens du pays ; ils ont tous dit qu'ils me sympathiseraient, si j'avais le malheur de me marier avec....

JOCELIN.
Avec ?..

GASPARD.
Eh bien ! avec... avec la bonne amie d'un autre, là.

JOCELIN.
Malheureux ! (Il lève au comble.)

MADAME FLAMBART, le retirant et lui prenant sa canne.
Jocelin ! (A Gaspard.) Va-t'en, toi.

GASPARD.
Oh ! tout de suite ! (Il se sauve.)

MADAME FLAMBART, aux soldats et aux marins.
Laissez-nous, vous autres.

JOCELIN.
Un moment ; je vais parmi vous des soldats du régiment de la Brème... Dites-moi, qu'est-ce que c'est que ce vicomte d'Esgrigny ? Un fat, un libérin ?

LE BRIGADIER.
Ah dame ! il est certain que sans la protection du duc de Choiseul...

JOCELIN.
Oh ! je saurai bientôt...

MADAME FLAMBART.
Jocelin !

JOCELIN.
Laissez donc... je suis calme, très-calme... Je ne doute pas de me voir, morbleu ! mais je veux remonter à la source... (Aux soldats.) Votre régiment est toujours à Lorient ?

LE BRIGADIER.
Oui, mais pas pour longtemps ; on dit même que nous repartons aujourd'hui pour Nantes.

JOCELIN.
Aujourd'hui !

LE BRIGADIER.
Aussi, nous nous déplaçons de vous quitter... Le coup de l'étrier... A votre santé !

JOCELIN.
A la vôtre ! (Il s'en va.)

LE BRIGADIER.
Maintenant, camarades, en route... Bonjour, mère Flambart... A revoir, les amis... (Les soldats sortent, les marins les accompagnent.)

SCÈNE V.

JOCELIN, FLAMBART, MADAME FLAMBART.

JOCELIN, avec distraction.
Où... à revoir ! (Il touss.) Oui, morbleu je le verrai, ce galant officier, ce séducteur...

MADAME FLAMBART.
Allons donc toi, Jocelin, un homme sensé !... Est-ce qu'il faut faire attention aux paroles d'un nigaud comme Gaspard ? des bêtises, des calomnies...

FLAMBART.
Où... où... ça s'éclaircira...

JOCELIN.
Justement ; c'est pour l'éclaircir que je vas faire un tour à Lorient. (Il va reprendre sa canne.)

MADAME FLAMBART.
Comment ! vous voulez ?

FLAMBART.
C'est ça, nom d'un tonnerre ! faut s'expliquer.

MADAME FLAMBART, lève à son mari.

FLAMBART.
Veux-tu le taire ?

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tu es un imbécile.

FLAMBART.
Oui, femme.

MADAME FLAMBART.
Tâche plutôt de le distraire.

FLAMBART.
Où, femme. (Haut.) Eh Jocelin ! encore un coup pour prendre des forces.

MADAME FLAMBART, à part.
Allons, bon ! le faire boire à autre bêtise !

JOCELIN.
Oui, buvons... A ma sœur Flambart, à ma vieille mère ! à l'honneur de la famille ! et malheur à qui oserait y imprimer une débauchure. (Il touss.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CONTE.

LE CONTE, en costume de voyage.
Enfin, me voilà de retour ! Je suis d'une inquiétude... je ne sais quels tristes pressentiments m'ont poursuivi pendant toute la route... enfin. (Il se dirige vers le pavillon et rencontre madame Flambart.)

MADAME FLAMBART.
Ah ! c'est vous, mon cher Monsieur ! Quel bonheur ! on vous attend avec impatience... oh ! comme on va être content par là !

LE CONTE.
Oh ! Madame, que vos paroles me rendent heureux ! je dois donc penser que tout va bien ici !

MADAME FLAMBART.
Très-bien, Monsieur, de mieux en mieux...

LE CONTE.
Ah ! je respire... Tenez, pendant ce voyage que j'ai été forcé de faire à Rennes, et qui pourtant n'a duré que trois jours, vous ne sauriez croire tout ce que ma pauvre tête s'est imaginé.

MADAME FLAMBART.
Ah dame !... une tête d'âme-treux, ça travaille toujours.

LE CONTE.
Chut ! nous ne sommes pas seuls...

MADAME FLAMBART.
C'est mon mari, et puis une autre personne que vous connaissez bien... Restez là un moment, je vais préparer la jeune dame à votre visite. (Elle monte au pavillon.)

LE CONTE, regardant Jocelin, qui est à la table de droite.
Une personne que je connais... Eh mais !... je ne me trompe pas... c'est lui... lui-même...

JOCELIN.
Monsieur...

LE CONTE.
Vous ne me reconnaissez pas, mon ami, moi, que vous avez sauvé...

JOCELIN, se levant.

Ah ! tiens, c'est vous, Monsieur !... Enchanté de vous revoir... Ça va bien ?

LE CONTE.
Ah ! mon ami, que je suis heureux de vous retrouver ! venez, venez dans mes bras ! car ce n'est pas moi seul qui vous dois la vie, une autre personne qui m'est plus chère que moi-même s'est attachée par vous au plus effroyable danger.

JOCELIN.
Ah ! hah ! ce n'est rien... un petit coup de main... il n'y a pas de quoi se vanter, au reste ; un plus adroit que moi aurait arrêté l'attaque sans se froisser l'épaule.

LE CONTE.
Ah ! croyez-moi, Jocelin, votre accident m'a vivement ému, inquiété... retenu ici près de la personne que j'accompagne, c'est hier seulement que j'ai pu aller vous voir à l'hôpital de Rennes ; vous venez d'en sortir, mais déjà, dès les premiers jours, je m'étais informé de vous, de votre situation ; je vous ai envoyé mon médecin, un homme qui possède toute ma confiance.

JOCELIN.
Ah ! oui... monsieur Maurice Verdier... celui-là n'aurait pas la mienne.

LE CONTE.
Comment ?

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE CONTE.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

JOCELIN.
Excusez, mais son air ne me plaisait pas... d'ailleurs nous avions là des très excellents chirurgiens... et naturellement j'ai refusé le vôtre.

LE COMTE.

Ainsi que les offres dont il était porteur ?

JOCELIN.

Eh bien ! oui, et c'est peut-être pour cela que je l'ai pris en grippe... tenez, Monsieur, je vous pardonne, parce que vous ne me connaissiez pas... de l'argent à Jocelin, parce qu'il a fait ce que tout homme de cœur aurait fait à sa place ! Non, Monsieur, le sergent Jocelin ne vend pas ses services... Eh ! s'il avait en le malheur de perdre son bras, croyez-moi, tout riche que vous êtes, sacré dieu, vous n'auriez pas pu le payer.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, mon brave ; loin de moi l'idée de vous offenser ! mais, mon Dieu ! comment voulez-vous donc que je vous témoigne ma reconnaissance ?

JOCELIN.

Eh parbleu ! comme vous l'avez déjà fait... en m'appelant votre ami... ça me suffit, ça...

LE COMTE, lui serrant la main.

Noble cœur ! c'est entre nous à la vie et à la mort.

JOCELIN.

Bien volontiers ; seulement... permettre... une question !... vous sça, oui, je le sais, et je sens quelque chose là qui m'attire vers vous... Mais enfin, ami de qui ?... Car je ne sais pas encore votre nom !

LE COMTE.

Jocelin, il me répugnait d'avoir des secrets pour vous ; si vous l'exigez, je vous dirai qui je suis ; mais j'aurais de graves raisons pour rester inconnu, même de vous, et tenez, si vous voulez me témoigner un peu de cette amitié que je vous demande, vous n'insisterez pas, quant à présent, et vous ne m'appellerez que Léon.

JOCELIN.

Monsieur Léon ?

LE COMTE.

Plus tard je vous expliquerai tout ; mais mon voyage dans ce pays est un mystère... il y va de l'honneur, oui, de l'honneur d'une autre personne.

JOCELIN.

D'une femme peut-être... oui, je comprends... cette petite dame toujours voilée... que je n'ai pas pu même entrevoir... Oh ! alors, c'est dit... je ne vous demande plus rien... car moi aussi, je songe à l'honneur d'une femme, et je l'ai vu peu trop oublié en causant avec vous.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc ?...

JOCELIN.

Oh ! moins que rien, les lâches !... Ils profitent de ce que le père est mort, et le frère couché à l'hôpital.

LE COMTE.

Quoi ! c'est la bonne action qui serait cause...

JOCELIN.

Oh ! je ne m'en repens pas... mais il me le payera, s'il y a une justice au ciel. (A Flambart qui s'est endormi sur la table.) Eh ! Flambart !

FLAMBART, se réveillant.

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ? buvons... !

JOCELIN.

Oui, buvons... et en route ! l'étape est longue, et nous n'avons pas de temps à perdre !...

LE COMTE.

Jocelin, quel qu'il arrive, souvenez-vous que vous avez en moi un ami.

JOCELIN.

Oui, monsieur Léon, j'y compte ; et si vous me voulez du bien, priez Dieu que j'arrive à temps pour démasquer un misérable en route, Flambart, en route. (Il sort avec Flambart.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, MADAME FLAMBART.

MADAME FLAMBART, sortant du pavillon et entrant des deux la sortie de Jocelin.

Ah ! mon Dieu, il s'en va... il s'ensuivra quelque malheur... si au moins Flambart avait l'esprit de le calmer !

LE COMTE.

Ah ! vous voilà, Madame ?... Eh bien, notre chère madame ?

MADAME FLAMBART.

Elle repose encore... dès qu'elle se réveillera, Lisbeth vien-

dra m'avertir... mais dites-moi, Monsieur, quand elle m'interrogera, comme à l'ordinaire, en ouvrant les yeux, sur le pauvre petit innocent que j'ai reçu dans mes bras, avant votre départ, et que vous avez dû lui retirer, quel répondrai-je ?

LE COMTE.

Que je l'ai confié à M. Verdier, ce médecin si zélé, qui lui a trouvé une nourrice auprès de Vannes, une bonne paysanne qui l'élèvera sans lui faire connaître le secret de sa naissance ; car ce secret, c'est la réputation, c'est la vie d'une femme adorée ! sur votre âme, Madame, j'en ai une parole qui puisse mettre sur les traces de ce mystère !

MADAME FLAMBART.

Que me dites-vous là, mon cher Monsieur ? Je serais bien ingrate ; car, Dieu merci, vous m'avez payé de mes soins assez généreusement ! Non, non, je ne suis ni une bavarde, ni une indiscrète. (A part.) Ce n'est pas ma faute, si un nécessaire de voyage, en se bécotant, m'a laissé lire le nom de mademoiselle de Kérouré.

LE COMTE.

Chut ! sachez donc aussi, Madame, ce qui peut la justifier ; elle n'avait que seize ans, quand je l'ai vue, et de quel amour ! mes vœux étaient purs comme elle, je porte un beau nom, je suis riche, et mon alliance n'est pas de celles qu'on rejette : mais son père était shérif, non père de qui seul elle dépendait, car elle n'avait plus de mère... il était allé dans les colonies, recueillir une succession qui devait rétablir sa fortune détreuée par le jeu... nous l'attendons depuis deux ans... Ah ! le ciel m'en est témoin, quand ma passion, qu'elle partageait enfin, triompha de sa rébellion, je me croyais à la veille de devenir son époux ; à présent, rien ne doit plus retarder ce mariage ; j'arrive de Rennes, où j'ai mis ordre à mes affaires ; libre de ce côté, je partirai, j'irai chercher aux colonies le père de celle qui est ma femme devant Dieu ; on le dit violent, emporté, terrible ; eh bien, avant qu'il revienne sa fille, je lui dirai mon amour, mes projets, et s'il faut tout lui avouer, soit, j'affronterai sa colère ; mais je reviendrai, je le jure, avec un consentement qui rendra mon fils aux caresses de sa mère, et qui donnera un nom à notre enfant.

MADAME FLAMBART.

Ah ! Monsieur, c'est bien, ce que vous allez faire là... mais, pendant votre absence, cette jeune dame...

LE COMTE.

Elle ne restera pas chez vous ; avant de m'embarquer, si toutefois l'avis du docteur Verdier est favorable à ce projet, je la reconduirai dans son pays, chez sa parente ; ainsi préparée tout, Madame, pour que ce voyage s'accomplisse avec le même mystère qui a entouré notre arrivée.

MADAME FLAMBART.

Soyez tranquille, Monsieur, j'y veillerai... vous pouvez compter sur moi ; je me sens capable pour elle d'un dévouement à tout épreuve.

LE COMTE.

Maintenant autre chose. Je viens de Rennes, comme je vous le disais, où j'ai réalisé ma fortune de 200,000 livres en valeurs... je les ai là sur moi.

MADAME FLAMBART.

Pourquoi cela ! bon Dieu !

LE COMTE.

Cette somme est destinée à mon enfant. Je n'ai d'autre parent dans le monde qu'un frère, dont les yeux de tout genre ont fait mourir de chagrin notre pauvre père... plusieurs fois, car je l'aimais, j'ai voulu lui venir en aide, mais je n'ai fait qu'encourager ses dissipations... on dit que son régiment est cantonné dans les environs ; j'aurais désiré le voir, mais le temps me manque. Je compte déposer demain chez le notaire de Vannes, ces 200,000 livres, avec cette condition, que s'il m'arrivait malheur, pendant mon voyage hors de France, cette somme serait remise à mon fils.

MADAME FLAMBART.

Ah ! c'est une bonne pensée.

LE COMTE.

Autrement, je veux aller dès ce soir trouver moi-même la paysanne, la femme de Tohy le pêcheur, pour embrasser mon enfant, car je compte partir dans deux jours.

MADAME FLAMBART.

Dans deux jours ! mais ne craignez-vous pas que la malade ne puisse supporter le voyage ?

LE COMTE.

Je vais consulter le docteur Vendier, et lui soumettre tous mes projets, il connaît le pays; il m'a servi de guide. Surtout pas un mot à ma chère Angèle... le soin que je prends pour l'avenir, lui in-puérat des inquiétudes sur les dangers que je courrai loin d'elle, et dans l'état de faiblesse où elle est en core, la moindre émotion pourrait lui devenir fâcheuse.

MARANE FLAMBERT.

Soyez tranquille, et laissez-moi. (Le Comte remonte dans le pavillon.)

SCÈNE VIII.

MADAME FLAMBERT, FLAMBERT, QUELQUES MATELOTS.

MARINE FLAMBERT.

Là! voilà une petite demoiselle bien contrainte! ça fait plaisir. Mais qu'est-ce que j'entends donc? (Quelques matelots sont restés.)

UN MATELOT, regardant au fond.

Eh! les amis, voyez donc, c'est Flambar qui revient!

MADAME FLAMBERT.

Tout seul?

FLAMBERT, entrant avec agitation.

Eh! vous autres! combien êtes-vous ici? Cinq, six? Des galibards vigoureux? c'est bien; venez avec moi.

PÉRIOLA MATELOT.

Quoi faire?

FLAMBERT.

Donner un coup de main à notre ami Jocelin, qui en a peut-être grand besoin.

MADAME FLAMBERT.

Jocelin! où l'as-tu laissé?

FLAMBERT.

En faction, à la porte du capitaine.

MADAME FLAMBERT.

Et tu ne l'as pas ramené?

FLAMBERT.

Tiens! si tu crois que c'est facile... Autant vaudrait aller pêcher le cachalot à moi tout seul... Eh mais, c'est lui, Jocelin!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOCELIN puis LE COMTE.

JOCELIN, entrant d'un air déguisé et fermant les portes.

Silence... ils m'ont suivi.

MADAME FLAMBERT.

Qui donc?

JOCELIN.

Les soldats.

LE COMTE, servant de pistolet.

Qu'est-ce donc?

MADAME FLAMBERT.

On le poursuit?

JOCELIN.

Où...

MADAME FLAMBERT.

Ah! mon Dieu, tu es du sang sur toi; qu'as-tu donc fait?

JOCELIN.

Ce que j'ai fait?

LE COMTE.

Où, jure, mon ami, eh bien?

JOCELIN.

L'h bien... j'ai vengé ma sœur...

TOUS.

O ciel!

JOCELIN, à Flambar qui est au fond.

Viennent-ils?

FLAMBERT.

Nous ne voyons personne... ils auront perdu la trace... C'est égal, les enfants, allons à la découverte, et si nous les rencontrons, nous tâcherons de les déjouer. (Ils s'éloignent. — Madame Flambar va et vient pour faire le guet.)

LE COMTE.

Jocelin, mon ami, expliquez-vous: de grâce que s'est-il passé?

JOCELIN.

Je suis allé trouver ma sœur... en me voyant, elle s'est mise à pleurer... Yvonne, lui dis-je, on l'accuse... ton frère lui-même; ce brave Gaspard... Est-ce lui qui a tué? ré-

ponds; aurais-tu déçu un lâche séducteur?... es-tu complice enfin? alors, se cachant le visage... elle est tombée à mes genoux... Je ne sais quelle rage aveugle m'a aussi... j'ai levé le bras sur elle...

LE COMTE.

Jocelin...

JOCELIN.

Mais alors une autre pensée m'a retenu... Malheureusement! me suis-je écrié, tu es assez punie... c'est sur un autre que je dois me venger... et j'ai couru chez l'officier, qui, me disant, allait mouter à cheval pour partir.

LE COMTE.

Eh bien?

JOCELIN.

Prévenu sans doute de mon arrivée, il avait fait défendre sa porte, mais moi... j'ai forcé la consigne... En me voyant, il a pâli... je ne sais ce qu'il a dit à ses valets... de me chasser, j'en ai eu. Et lorsque contentant à peine ma colère, je lui ai parlé de ma sœur... d'une enfant subornée... j'ai vu tout à coup sa cravache levée contre moi... Je me suis senti frapper au visage... une pareille insulte ne se lave qu'avec du sang. Défends ta vie, lui ai-je crié en dégainant! lui aussi a tiré son sabre et s'est élancé sur moi, j'ai juré le coup, il est tombé... Le sang ruisselait... Je ne suis plus ce qui s'est passé... J'ai fui au hasard... et de loin, j'entendais... le capitaine qui criait... arrêtez! mais dans la confusion... je suis pourtant arrivé jusqu'ici. (Il tombe mais pète de la table à gauche.)

LE COMTE.

Ah! Jocelin, quel affreux malheur!

JOCELIN.

Suis-je coupable? Ah! c'est à vous de me le dire... j'ai l'esprit si troublé.

LE COMTE.

Non, Jocelin, tu es fait ce que l'honneur te commande, ce que j'aurais fait peut-être à la place. Aussi je te jure de faire tout au monde pour te sauver! mais sauve-toi bien quels dangers tu cours! c'est un officier que tu as frappé, toi, simple sergent!

JOCELIN.

Où, un capitaine.

LE COMTE.

Un gentilhomme peut dire, d'un grand nom?

JOCELIN, se levant.

Où, d'un grand nom; le vicomte d'Esgrigny.

LE COMTE, reculant.

Mon frère!

JOCELIN.

Ah! mon Dieu! celui que j'ai frappé, c'était votre frère, à vous, qui êtes si noble, si généreux... malheureux que je suis... ah! j'ai voulu de ma sœur... eh bien, tenez, vengez-vous, livrez-moi, je ne résisterai pas.

LE COMTE.

Non... ce coup imprévu est bien cruel sans doute... car en ce moment l'oubli des torts de mon frère pour ne me rappeler que les jours où nous nous aimions tous deux... Cependant je ne serai point injuste... il avait mérité son sort... c'est Dieu qui l'a frappé par ta main... et puis, si tu as versé le sang de mon frère, je me souviens que je te dois le salut de ma femme... je ne puis plus te presser la main... mais j'ai promis d'aider à te sauver, et je tiendrai ma parole.

JOCELIN.

Ah! que ne puis-je vous donner ma vie en expiation du malheur dont je suis cause!

LE COMTE.

Asses de paroles sur ce sujet; il faut songer à ta sûreté... la maréchaussée est sur tes traces... Cette litière te sauvera l'offrir un asile.

MADAME FLAMBERT, entrant au secret.

Hélas, mon Dieu! c'est d'abord là qu'on va le chercher.

LE COMTE.

Heureusement voici la nuit, il te sera facile de trouver un abri de quelques heures, dans les rochers qui bordent la mer entre Lorient et Vannes; demain, au point du jour, tu me rejoindras, à l'entrée de Vannes, dans la cabane de Toby le pêcheur... je te déciderai à te prendre sur mon drapeau... et de là tu gagneras quelque bâtiment en partance pour les colonies.

JOCELIN.

Ah!

LE COMTE.

Ne me remercie pas. Je ne dois avoir pour toi, ni haine, ni amitié; laisse-moi penser que je remplis un devoir, voilà tout.

JOCELIN. (Il va pour sortir; puis il revient sur ses pas, agitant la main en signe de congé, et lui salut une main qu'il presse à ses lèvres avec élan; puis se retournant.)

Ah! si jamais vous avez besoin d'un homme dévoué!... Vous l'avez dit, c'est entre nous à la vie et à la mort!

FLAMBART, revenant avec les soldats.

Ils viennent, les enfants! Ils sont sur mes talons.

MADAME FLAMBART.

Sauve-toi, Jocelin, par la porte de la grange. (Jocelin sort précipitamment. — Il fait nuit.)

LE COMTE.

Voilà donc ce que m'annonçaient mes pressentiments. (Les soldats entrent avec un officier.)

L'OFFICIER, aux soldats.

Visitez cette hôtellerie.

FLAMBART.

A votre aise, mes braves... l'hôtel du Grand Marnouin... je suis chez moi, passez donc...

L'OFFICIER.

Prenons garde qu'on ne protège sa fuite... que personne ne s'éloigne!... (Au comte) Qui êtes-vous, monsieur?

LE COMTE.

Le comte Léon d'Esgigny.

L'OFFICIER, se déconcertant.

Le frère de la victime.

LE COMTE.

Mon frère est mort?

L'OFFICIER.

Sans proférer un seul mot... mais on connaît son meurtrier... nous l'attendrons! Vous serez vengé, monsieur.

LE COMTE, à part.

O mon frère, que le ciel te pardonne comme à celui qui t'a frappé!... Mais le docteur Verrier m'attend... (à madame Flambart) Vous, madame, veuillez bien sur elle (l'avez-vous un soldat aux fenêtres du pavillon.) à demain, Amélie, à demain! (Il sort.)

SCÈNE X.

L'OFFICIER, SOLDATS, FLAMBART, MADAME FLAMBART, puis GASPARD.

LE BRIGADIER, entrant de la grange.

NOUS AVONS cherché partout, mais nous ne l'avons pas trouvé.

EN SOLDAT, regardant par la porte.

Mon lieutenant, nous n'avons trouvé personne aux environs, si ce n'est ce pauvre d'homme malade même, qui paraissait faire le guet (monstrant Gaspard.)

L'OFFICIER, à Gaspard.

Qui es-tu, toi?

GASPARD.

Gaspard, le filsot de mon parrain.

FLAMBART.

Eh oui, un imbécile!

GASPARD, à l'officier.

Vous voyez, il me connaît.

L'OFFICIER, à madame Gaspard.

Allons, cherchons maintenant du côté. (Ils sortent par la porte.)

SCÈNE XI.

FLAMBART, MADAME FLAMBART, GASPARD.

FLAMBART.

Milleheux! qu'est-ce que tu viens encore faire ici?

GASPARD.

Mon parrain...

FLAMBART, en colère.

Va-t'en, ou morbleu!

MADAME FLAMBART, criant son mot.

Flambart! (à Gaspard) Mais toi, ne suis-tu pas de quel tu es cause?

GASPARD.

Eh oui, je sais tout... Ce pauvre Jocelin!... On est-il?

MADAME FLAMBART.

Parti, Dieu merci!

GASPARD.

De quel côté?

FLAMBART.

C'est ça, pour qu'on le retrouve, n'est-ce pas?

MADAME FLAMBART.

Mais qu'est-ce que tu lui veux encore?

GASPARD.

Je venais lui apporter toute ma petite fortune.

FLAMBART.

Vrai?

MADAME FLAMBART.

Trop tard... il est bien loin, j'y suis.

GASPARD.

Quand reviendra-t-il?

MADAME FLAMBART.

Jamais! Il ne faut plus qu'il reparaisse dans le pays. Mais que deviendra sa vieille mère?

GASPARD.

N'ayez pas peur... j'en ai soin d'elle.

FLAMBART.

Toi?

GASPARD.

Et de toute la famille aussi...

MADAME FLAMBART.

Ah! c'est bien ça.

GASPARD.

Le capitaine est mort, n'est-ce pas? bien mort?

MADAME FLAMBART.

Ah! oui... par malheur!

GASPARD.

Eh bien! ça change les choses, voyez-vous... Et plus tard... bientôt peut-être...

FLAMBART.

Quoi donc?

GASPARD.

Je ne vous dis que ça... (Honneur en dehors.) Eh mais... encore les soldats! Ils reviennent... Ah! mon Dieu! serait-il arrêté?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE BRIGADIER, LES SOLDATS, FLAMBART, MADAME FLAMBART.

LE BRIGADIER.

Holà!... de la lumière... ici! Quelqu'un!

MADAME FLAMBART.

Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

LE BRIGADIER.

Un horrible événement. Tout à l'heure, en parcourant les rochers pour découvrir le meurtrier du capitaine, nous avons trouvé le corps d'un homme assassiné.

TOUS.

O ciel!

L'OFFICIER, entrant.

Assassiné par qui?

LE BRIGADIER.

On ne sait.

L'OFFICIER.

Mais la victime?

LE BRIGADIER.

On l'apporte ici pour la reconnaître. (Des soldats qu'on voit porter le corps du comte.) Approchez des flambeaux.

FLAMBART, regardant sur la lumière.

Ah! mon Dieu! c'est l'étranger!

MADAME FLAMBART.

Ah! la malheureuse femme! (Elle se dirige vers l'officier.)

L'OFFICIER.

Eh! mais c'est bien celui que j'ai vu tout à l'heure.

LE BRIGADIER.

Quel est donc cet homme?

L'OFFICIER.

C'est le comte Léon d'Esgigny.

AMÉLIE déboulée par la porte sur l'escalier à la porte du pavillon et portant un cry.

Ah! (Elle tombe dans les bras de madame Flambart.)

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin du Fort-de-France, dans l'île de la Martinique. Au loin, à des mornes élevés, à l'horizon, la mer; à droite, l'entrée de l'habitation. — À gauche, au premier plan, des bancs, des tables, des chaises; à droite, une table. Chaises sous le berceau et devant la table. — Au deuxième plan, un banc. — Une draperie est étendue au-dessus des premiers plans, comme un abri contre le chaleur du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau on entend sonner une cloche, et aussitôt les nègres, hommes et femmes, se regardant sur la scène. On entend le bruit du commandeur qui entre.

LE COMMANDEUR.

Ici, mes AMOURS ! Avancez à l'ordre, et écoutez-moi. (L'air approchant et formant un demi-cercle.)

LES NÈGRES.

Voici, maître.

LE COMMANDEUR.

Silence ! L'amiral de Saint-Renan, gouverneur de la Martinique, est remis de son accès de goutte. Il reprendra ce matin ses promenades habituelles; il viendra même déjeuner là, sous ces bannières, avec la comtesse sa femme et un de ses amis. Donc, il faut que les nattes et les sièges soient bien nettoyés, bien époussetés; en un mot, que rien ne trahisse dans les cases, ou sinon, il y aura une bonne distribution de coups de cannes... M'a-t-on entendu à la besogne ! (Il fait claquer son fouet, et les nègres se mettent à courir de tous côtés. Ils rangent et travaillent pendant la scène suivante.)

SCÈNE II.

LES NÈGRES, KERCADEC ; il porte une boîte à dessin et de du papier.

KERCADEC.

Bonjour, m'oricaude, bonjour !... Sont-ils éveillés dans cette race-là sont-ils alertes !... Mais un blanc se respecte trop pour avoir tant de vivacité. Eh ! voilà le brave commandeur avec son fouet, car qui voit l'un entend l'autre. Ça va bien, commandeur !

LE COMMANDEUR.

Bonjour, monsieur... monsieur...

KERCADEC.

Kercadec... ancien mousse du *Jupiter*, moi attaché au service particulier de l'amiral de Saint-Renan.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, monsieur Kercadec, commencez-vous à vous faire au climat de la colonie ?

KERCADEC.

Pas trop... la chaleur me porte sur les nerfs... ça m'due mon énergie naturelle... Avec ça qu'on m'accable de besogne.

LE COMMANDEUR.

Pourtant je vous vois toute la journée couché dans les endroits les plus ombragés de l'habitation.

KERCADEC.

C'est pour mieux réfléchir sur ce que j'ai à faire... Ah ! si j'avais seulement un de ces gailards-là à muu service... un très-grand, très-fort, tenez, celui-ci.

LE NÈGRE.

Vous, bon bien, maître à moi ?

KERCADEC.

J'adore leur manière de parler... Bon blanc à moi, bon maître à moi... Ça vient du bon parolou... Oui, m'oricaude à moi... toi être heureux si vouloir servir moi... Toi, faire toute la besogne à bon maître... et moi te regarder et teler travailler... Voyez, commandeur, comme c'est heureux de savoir un peu toutes les langues ! (S'approchant du nègre.) Est-il jeune ? (Il lui ouvre la bouche pour examiner ses dents. Le nègre le mord.) Ah !... Il a de très-bonnes dents... (Il lui lève la main pour examiner sa taille; le nègre laisse retomber son bras sur l'épaule de Kercadec.) Aie !... Il est très-fort... Comment appelez-vous toi ?

LE NÈGRE.

Bambouillat.

KERCADEC.

Un très-joli nom... Moi vouloir savoir si toi être bien dressé... Tenez, pour commencer, porte tout ça sur la table. (Il met la boîte et le papier entre les mains du nègre.) Est-il gentil, est-il complaisant !... (On sonne la cloche.)

LE COMMANDEUR.

Allons, mes amours, voilà qu'on sonne de déjeuner... (Tous les nègres sortent en courant. Bambouillat jette la boîte par terre, sur les jambes de Kercadec, et se va avec les autres.)

KERCADEC, se frottant les jambes.

Eh bien, eh bien, m'oricaude, qu'est-ce que tu fais là ?... Si c'est comme ça que tu t'y prends !

SCÈNE III.

KERCADEC, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, entrant ; il porte un carton à dessin.

Mademoiselle Clotilde va bientôt descendre dans le jardin du fort; vendra-t-elle, comme hier, s'asseoir et travailler sous ces arbres ? Pourrai-je, sans qu'elle s'en doute, achever le portrait que j'ai si heureusement commencé ? Le gouverneur, encore souffrant, ne fera pas demander son secrétaire avant midi, et j'aurai le temps... (Apparait Kercadec qui s'est assis sur une chaise.) Ah ! c'est toi, Kercadec; as-tu fait ce que je t'ai commandé ?

KERCADEC.

Oui, monsieur Edouard; vous voyez, j'ai déposé là votre boîte à dessin. C'est joliment tout, allez.

ÉDOUARD.

Faisseux !

KERCADEC, se levant.

C'est ça, paresseux ! Tout le monde m'appelle comme ça. À commencer par l'amiral, qui veut toujours me jeter à bas de mon hamac dès neuf heures du matin. Et puis, voyez, on n'empêche à porter des fardeaux !

ÉDOUARD.

As-tu été jusqu'au port ?

KERCADEC.

Oui, monsieur Edouard; savez-vous qu'il y a un bon demi-quart de lieue d'ici au port... Aller et revenir... Ouf ! (Il s'assied sur une autre chaise.)

ÉDOUARD.

Eh bien ?

KERCADEC.

J'ai vu le bâtiment qui est arrivé hier soir... Il vient de la Havane... Il a manqué d'être pris en route par les Anglais.

ÉDOUARD.

Je le sais... Un passager qui était à bord, un ami du gouverneur, à ce qu'il paraît, s'est présenté hier soir au fort, et M. de Saint-Renan l'a logé les prés, à la plantation de Saint-Vincent... Mais tu as vu les marins, tu leur as parlé... Mon père n'était pas parmi eux ?

KERCADEC, se levant.

Non, monsieur Edouard...

ÉDOUARD.

As-tu eu de ses nouvelles ?

KERCADEC.

On n'a pas pu m'en donner.

ÉDOUARD.

Encore un espoir déçu... Mon pauvre père ! je comptais pourtant le revoir bientôt... car voilà deux ans, oui, déjà deux ans qu'il est reparti... le 40 juin 1789.

KERCADEC.

Un dimanche !... ça m'est resté dans la tête... S'embarquer un dimanche !... le jour du repos ! en voilà un marin fini ; o monseigneur Van Brouse... Quand il revient, c'est qu'il va repartir... J'aurais aimé cette vie active, moi, si c'était été dans mes moyens... (Il se rassied.) Et dire qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'être contre-maître aujourd'hui ! Monsieur de Saint-Renan, qui est si dur pour tout le monde, l'avait pris en amitié, et si voulait demander pour lui toute sorte de récompenses au gouvernement... Ah bien oui ! l'autre a tout refusé... l'histoire d'être libre et de naviguer ou le vent soufflé.

ÉDOUARD.

Oui, mais il m'a fait placer ici comme secrétaire, quand le contre-amiral de Saint-Renan, pour prix de quarante ans de service, est devenu gouverneur de la Martinique.

KERCADEC.

Ce brave Van Brouse !... (S'approchant et chuchotant.) Ah ça, il est donc Hollandais ?

ÉDOUARD.

Apparemment.

KERCADEC.

Et vous ne l'êtes pas, vous ?

Non.

ÉDOUARD.

KERCADÉC.

C'est drôle ça... ce qu'il y a de plus drôle encore, c'est qu'il dit comme ça... Ah! ah! l'âme que vous au monde, et ça ne l'empêche pas de vous quitter pendant des années... Il dit aussi qu'il a fait un vœu... Vous a-t-il expliqué?...
ÉDOUARD, impatient.

C'est bon, assez de questions.

KERCADÉC.

Excusez, monsieur Édouard; c'est que causer un peu... ça délassé... Ah! ah! vous avez là le beau dessin que vous fusiez hier... ce superbe point de vue, m'avez-vous dit, avec la mer au fond et un vaisseau à l'horizon... Le Jupiter, n'est-ce pas? Oh! montrez-moi donc ça.

ÉDOUARD.

Ce n'est pas fini.

KERCADÉC.

Ah! bien alors... faites-moi donc un plaisir... hein? ajoutez-moi là dedans, je vous en prie: sur le Jupiter, couché dans mon hamac et bercé tout doucement... (Il se couche sur le banc.) Comme ça, tenez, voyez comme je pose... est-ce bien ainsi?...
ÉDOUARD, avec distraction et prenant ses crayons.

Oui.

KERCADÉC, sur le banc.

Vous allez me croquer?

ÉDOUARD.

Oui, mais tais-toi, au nom du ciel, et ne boege plus.

KERCADÉC.

Pas plus qu'un loir. Ah! c'est drôle... J'ai une lassitude dans tous les membres... c'est comme une maladie qui me prend cinq ou six fois par jour, entre mes repas... Je bâille... etc. Il y aura de l'orage, bien sûr. (Il s'endort.)

Mon pauvre père! toutes les fois qu'il s'élève un violent coup de vent sur nos côtes, je pense à lui, et je voudrais partager ses dangers... Toujours éloigné de moi, jamais il ne m'a rien confié de ses aventures, ni de ses projets... Étrange mystère! Monsieur de Saint-Renan, son ancien amiral, ne peut lui-même me l'expliquer... Mais quelque'un vent... Ce pas léger, c'est elle... sa nièce, mademoiselle Clotilde!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLOTILDE, tenant un panier à ouvrage.

CLOTILDE, à part.

Ma bonne tante n'est pas encore levée... pourtant cela lui ferait du bien de respirer l'air pur du matin... (Appercuant Édouard.) Mais je ne suis pas seule! monsieur Édouard!

ÉDOUARD.

Mademoiselle, si ma présence vous gêne...

CLOTILDE.

Oh! pas du tout; je venais travailler sous ce berceau... et vous... vous êtes venu sans doute pour achever l'esquisse de ce beau paysage?

ÉDOUARD.

Précisément, Mademoiselle. Mais si, à mon tour, je vous dérange...

CLOTILDE.

Nullement... restez donc; chacun à son ouvrage... comme hier matin... vous ici, moi là.

ÉDOUARD.

A merveille! (Elle s'assied sous les arbres, et Édouard devant la table. — Il met de l'ordre.)

ÉDOUARD, à part, tirant ses crayons et contemplant Clotilde.
Charmante figure! pourrais-je jamais saisir... (Hes.) Mademoiselle?

CLOTILDE.

Monsieur Édouard.

ÉDOUARD.

Auriez-vous la bonté de vous tourner un peu de mon côté?

CLOTILDE.

Bien volontiers... Pourquoi?

ÉDOUARD.

C'est que... vous me cachez une échappée de vue délicieuse...

CLOTILDE.

Ah! si j'avais su! Suis-je bien ainsi?

ÉDOUARD.

Très-bien. (Pendant le dialogue, seules, il fait le portrait de Clotilde.) Ah! voici pour moi, je l'avoue, le meilleur moment de la journée.

Et pour moi aussi.

CLOTILDE, admettant.

Ah?

ÉDOUARD.

CLOTILDE.

Dans l'après-midi, on ne s'appartient plus... les promenades... les visites... Ah! vous le savez, je n'ai jamais aimé le monde.

ÉDOUARD.

Vous, Mademoiselle, qui êtes faite pour y briller!

CLOTILDE.

Parce que je suis une riche héritière? Mais, mon Dieu, je suis orphelin aussi, et les plaisirs me touchent peu... Vous comprenez cela, monsieur Édouard, vous que le Ciel a frappé du même coup.

ÉDOUARD.

Hélas! oui... je n'ai jamais connu ma mère: elle est morte en me donnant le jour... Mais ai-je bien le droit de me plaindre? madame de Saint-Renan, votre tante, daigne me témoigner un intérêt...

CLOTILDE.

Elle est si bonne! Ah! j'en veux à mon oncle de lui montrer quelques fois tant de rudesse... et cela parce qu'elle est triste... Mais vraiment elle a sujet de l'être... et vous-même, monsieur, vous n'êtes pas toujours à l'abri de la colère de l'animal.

ÉDOUARD.

Moi?

CLOTILDE.

Hier encore... nous en avons tremblé, ma tante et moi... Quand il vous a fait appeler... nous avons cru l'entendre élever la voix.

ÉDOUARD.

Il s'irritait des larmes qu'il avait surprises dans les yeux de la comtesse, alors j'ai tenté de la défendre.

CLOTILDE, rapprochant un peu ses sièges.

Justement; voilà ce que je... voilà ce qu'elle craignait. Non, dit-elle, qu'Édouard ne me défende jamais la violence du comte s'explique par l'usage du commandement, par les habitudes de toute sa vie: c'est un homme loyal, un brave marin une des gloires de la France!... Qu'Édouard ne l'oublie pas, et qu'il sache tout supporter...

ÉDOUARD.

Noble et digne femme!

CLOTILDE.

Oh! nous cousins de vous bien souvent, et quand vous êtes triste et préoccupé, nous nous rappelons malgré nous ce que dit mon oncle, c'est que vous êtes tourmenté par des rêves d'ambition, de fortune... et pourquoi cela, mon Dieu! on est si bien ici... Oh! j'espère que vous ne voulez pas nous quitter... nous avons tant de plaisir à vous voir! (Elle se rapproche encore.)

ÉDOUARD.

Ah! puis-je espérer que vous... que madame votre tante...

CLOTILDE.

Ma tante, monsieur, sait apprécier la mérite.

ÉDOUARD.

Ah! serais-je assez heureux pour que vous-même...

CLOTILDE.

Je suis toujours de l'avis de ma tante.

ÉDOUARD.

Ah! Mademoiselle!

CLOTILDE.

Oui, monsieur, vous avez beaucoup de talents, mon oncle veut votre instruction... et moi, je sais que vous êtes excellent musicien, que vous dessiniez à ravir, que vous faisiez de très-jolis vers... Je me rappelle ceux que vous me récitiez hier sur le sort des marins... sur la tempête... vous songiez à votre père... C'est toujours lui qui occupe vos pensées.

ÉDOUARD.

Oh! ce n'est pas lui seul!... et bien souvent... (On entend un coup de canon dans le lointain, Kercadec dégringole du banc et il s'est couché.)

KERCADÉC.

Aïe! aïe! l'ouf! (Il reste assis par terre, Clotilde a reculé tout effrayée.)

ÉDOUARD.

Cet imbécile! je l'avais oublié!... Ce coup de canon nous annonce qu'un nouveau bâtiment vient d'entrer dans le port.

KERCADÉC, toujours assis par terre.

Tiens! tiens, monsieur Édouard, vous n'êtes plus seul?... finie excuse, Mademoiselle...

ÉDOUARD, se mouvant par le bras.

Voulez-vous bien le relever ?

BROUST.

Holà ! vous avez le pognon rubé !... Eh bien ! est-ce fini, le dessin... le Jupiter ?... Et moi, j'ai bien posé, pas vrai ? Voulez-vous me laisser voir ?...

ÉDOUARD.

C'est bon... va vite jusqu'au port... afin de savoir des nouvelles...

BROUST.

Encore ?... Ah ! si j'avais un nègre pour jouer des jambes à ma place ! (il sort)

CLOTILDE.

Ah ! mon Dieu ! comme le temps passe ! ma tante doit être livrée... Au revoir, monsieur Édouard.

ÉDOUARD.

A demain ?...

CLOTILDE.

A demain ; nous travaillerons encore. (Elle fait un signe d'amitié et sort)

ÉDOUARD.

Chermente. (Il se tait des yeux.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, KERCADEC, puis VAN BROUST.

KERCADEC, revenant.

Ah ! monsieur Édouard !

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

KERCADEC, revenant.

Je n'en peux plus... Il m'a fait courir devant, courir, moi !

ÉDOUARD.

Ah çà, qui donc ?

KERCADEC.

Eh bien, lui donc... eh bien, qu'il m'a dit, fille ton câble et gagne de l'argent, fainéant !... Ah ! il m'a reconnu tout de suite... et tenez, le voyez-vous ?

ÉDOUARD.

Puis-je le croire ? mon père !

VAN BROUST, entrant.

Édouard !

ÉDOUARD.

Mon bon père ! (se embrassant.) C'est bien vous que je revois, après une si longue absence !

VAN BROUST.

Deux ans, garçon, et je peux dire que j'ai fait du chemin depuis ce temps-là !

KERCADEC.

Ah ! monsieur Van Broust, laissez-moi vous admirer, monvivement perpétuel que vous êtes !

L'AMIRAL, en dehors.

Où est-il ? Où est-il ?

VAN BROUST.

Eh ! c'est lui, c'est sa voix !...

KERCADEC.

Je me souviens... (il sort)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, VAN BROUST, L'AMIRAL.

L'AMIRAL, entrant par le droite.

Eh oui, ma foi, c'est mon brave Van Broust.

VAN BROUST.

Moi-même, mon amiral !...

L'AMIRAL.

Touche là.

VAN BROUST, s'avançant.

Mon amiral...

L'AMIRAL.

Touche là, te dis-je, mon vieux camarade... Ah çà, d'où diable viens-tu ?

VAN BROUST.

Je viens de pêcher le baleine dans la mer du Nord.

L'AMIRAL.

Et à présent ?...

VAN BROUST.

Je vais pêcher le corail dans la mer du Sud.

Tu vas repartir ?

L'AMIRAL.

Dès demain.

VAN BROUST.

Quoi ? déjà ?

ÉDOUARD.

VAN BROUST.

Voilà comme je suis, moi, je ne peux jeter l'ancre nulle part... le temps d'embarasser l'enfant, et en route ! C'est un accident de ma vie, un coup du sort qui m'a jeté autrefois sur l'écran...

L'AMIRAL.

Il y a vingt ans... je me le rappelle... je n'étais alors que capitaine de frégate... tu es venu me trouver avec une lettre du commandant de Lorient, un brave et digne homme ; il me recommandait vivement le maître Van Broust, que des malheurs de famille décalaient à s'exprimer. Van Broust ! un nom hollandais, tu es Français pourtant, et bon Français, je l'ai vu... ma foi, je ne t'ai rien demandé ; garde les secrets, t'ai-je dit ; je me fie à l'homme qui t'envoie, et encore plus à la physionomie ; et j'ai eu raison ; car ni l'un ni l'autre n'ont menti... tu étais fait, morbleu, pour la vie de marin.

VAN BROUST.

Ma foi, sans mon fils, et sans vous, mon amiral, je ne voudrais voir la terre qu'avec une lunette d'approche.

L'AMIRAL.

Parbleu ! je me reconnais bien là... depuis qu'on m'a tiré à sec sur le rivage, je me débats comme un piqueux aux abois... Gouverneur de la Martinique ! certainement c'est une belle retraite, mais ça ne vaut pas la vie active !... Aussi, je pensais à toi, mon vieux loup de mer... Tiens, la vue me rappelle nos expéditions lumineuses, nos campagnes, nos combats... C'est que tu es placé dans mes mémoires, demande à ton fils qui les écrit... Tu y figures à la place d'honneur...

VAN BROUST.

Oui, dans notre guerre d'Amérique... quand nous avons fait sauter ce trou-pont anglais !

L'AMIRAL.

Et cet éclat de bombe qui t'a fracassé l'épaule !

VAN BROUST.

Et ce sabre d'abordage qui vous a labouré les côtes !

L'AMIRAL.

C'était le bon temps !

VAN BROUST.

Oh oui !

L'AMIRAL.

Au lieu qu'à présent, plus rien...

VAN BROUST.

Que le cabotage.

L'AMIRAL.

Et la goutte... Ah ! j'oublie les femmes !... ou moins, là-bas, en mer, il n'y a pas de femmes... toi do marin, j'aime mieux avoir à défendre cinquante mille cordons que les fils qui font mouvoir ces créatures-là !... (Il va s'asseoir.)

VAN BROUST.

Ah !... (Rue à Édouard.) Dis donc, garçon, à qui tu a-t-il ?

ÉDOUARD.

Eh mon Dieu ! je ne sais.

VAN BROUST.

Va m'attendre sur le port ; j'ai là quelques apprêts à faire pour mon embarquement... tu m'attendras.

ÉDOUARD.

Ne tardez pas trop... j'ai si peu de temps pour vous voir !...

VAN BROUST.

Va, mon garçon, va... je te rejoins. (Édouard sort.)

SCÈNE VII.

VAN BROUST, L'AMIRAL.

VAN BROUST.

Ah çà, mon amiral, à présent que nous sommes seuls, excusez ma question... Quelle distance de gamme chantez-vous tout à l'heure à propos des femmes ?... Je suppose que ça ne concerne pas madame la comtesse... la meilleure, la plus digne des femmes...

L'AMIRAL.

Oh oui, c'est ça, une sainte! voilà ce qu'ils disent tous... et moi, on ne me plaint pas!

VAN BROUET.

Vous?... pourquoi donc ça?

L'AMIRAL.

Eh parbleu!... parce que j'écris à la journée.

VAN BROUET.

Par rapport à madame la comtesse?

L'AMIRAL.

Sans doute!

VAN BROUET.

Comment! est-ce que sa conduite envers vous...

L'AMIRAL.

Oh! parlait-elle... elle me prodigue mille soins, mille prévenances, c'est un modèle de douceur et de soumission.

VAN BROUET.

C'est ça qui vous fait enrager?

L'AMIRAL.

Eh oui, parce qu'en même temps, elle est triste, elle pleure souvent, sans vouloir dire pourquoi.

VAN BROUET.

Parbleu, c'est bien difficile à deviner!... c'est que vous la rendez malheureuse.

L'AMIRAL.

Moi?

VAN BROUET.

Oui, vous!... autrefois déjà, à bord, quand vous parliez d'elle, c'était avec une jalousie!

L'AMIRAL.

Jaloux, moi?... ce n'est pas vrai.

VAN BROUET.

Pardon, amiral, c'est positif.

L'AMIRAL.

Je te dis que non.

VAN BROUET.

Je vous dis que si... Parce que vous juriez par tous les maîtres diables que vous la tueriez... si...

L'AMIRAL, avec énergie.

Pour ça, oui, morbleu, je le ferais.

VAN BROUET.

Vous voyez bien.

L'AMIRAL.

Ah ça mais, toi, vieux entêté, tu voudrais bien savoir ce que tu pensais là-dessus, quand tu étais marié?

VAN BROUET, avec embarras.

Hein? quand j'étais marié?

L'AMIRAL.

Oui... tu as eu une femme que tu as perdue le jour même où elle t'a donné un fils... N'est-ce pas là ce que tu m'as dit?

VAN BROUET.

Oui... oui... certainement... après ça, elle ne m'a jamais causé d'inquiétude... et... mais mon fils, mon Edouard, qu'est-ce que vous en dites de lui, mon amiral?

L'AMIRAL.

Je dis... je dis d'abord qu'il y a une chose qui m'étonne.

VAN BROUET.

Quoi donc?

L'AMIRAL.

C'est que tu aies un fils comme celui-là.

VAN BROUET.

Bon! quelle idée!

L'AMIRAL.

D'abord il ne te ressemble pas du tout; tu es rude, sans façon, et lui...

VAN BROUET.

Eh bien, c'est un monsieur, qu'il y a l'ai voulu comme ça... je lui ai fait donner une éducation soignée, à Paris... et je me flatte qu'il en a profité.

L'AMIRAL.

Oui, oui, c'est un excellent sujet, qui ne manque pas d'envergure et qui parviendra, morbleu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, qui est entrée par la droite sur les derniers mots.

Ah! vous parlez d'Edouard?

VAN BROUET.

Madame la comtesse!...

LA COMTESSE.

Instruite de votre arrivée, monsieur Van Broust, j'étais sûre de vous faire plaisir en venant vous parler de votre fils... un jeune homme vraiment accompli...

VAN BROUET.

Ah! Madame, cet enfant-là, c'est mon orgueil, c'est ma joie.

LA COMTESSE.

Et vous avez bien raison, monsieur Van Broust; ici tout le monde l'aime. Quand vous nous l'avez confié, je vous ai promis qu'il serait traité comme l'enfant de la maison, et j'ai pris ce titre-là au sérieux.

VAN BROUET.

Que de honte!

LA COMTESSE.

Vous ne devez aucun reconnaissance; monsieur le comte a reçu des preuves signalées de son dévouement.

L'AMIRAL.

C'est vrai; il s'est vaillamment comporté, lors du dernier soulèvement des noirs, et je me suis chargé de son avenir... mais que nous veut Kercadez?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, KERCADEZ.

KERCADEZ.

Ouf!... pardon, monsieur l'amiral, je suis essouffé.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce donc?

KERCADEZ.

C'est que j'étais là-bas, près de la grille, sous le grand harnier... Alors en passant, ce monsieur que vous avez logé à la plantation de Saint-Vincent...

L'AMIRAL.

Eh bien?

KERCADEZ.

Il est venu, et il m'a étonné...

L'AMIRAL.

Comment, drôle?

KERCADEZ.

Non, je veux dire, il m'a envoyé pour vous annoncer sa visite...

L'AMIRAL.

En effet, je l'attendais...

VAN BROUET.

Je vous quitte, mon amiral, je vais rejoindre mon fils sur le port.

LA COMTESSE.

Quoi? vous ne restez pas à dîner avec nous?

VAN BROUET.

Merci de l'honneur, madame la comtesse.

L'AMIRAL.

Rah! nous boirons à la santé de ton fils.

VAN BROUET.

Vous savez bien, amiral, que j'ai juré de ne boire que de l'eau... Ça tient à une histoire que vous ignorez.

L'AMIRAL.

Et tu as tenu ton serment?

VAN BROUET.

Poisque je l'ai fait... je reviendrai pour vous dire adieu! (A Kercadez, qui se retire sur son chemin.) Allons, l'endormi, au large!

KERCADEZ.

Quei tremblement de terre que ce père Van Broust!

L'AMIRAL, à Kercadez.

Dis au chevalier qu'il vienne.

KERCADEZ.

Oui, mon amiral... Ouf! toujours en route! (Il sort.)

L'AMIRAL, à la comtesse qui veut se retirer.

Restez, Madame, restez; et je vous en prie, prenez-vous

une physionomie riant pour recevoir le chevalier de Servières... Je tiens, pour des raisons que je vous expliquerai tout à l'heure, à ce qu'il trouve ici le meilleur accueil... mais le voici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SERVIERES.

L'ANIMAL.

Arrivez, mon cher, arrivez...

SERVIERES, allant.

Madame, permettez que je me félicite de l'honneur qui m'est accordé.

LA COMTESSE.

Monsieur le chevalier, soyez le bienvenu chez des amis.

SERVIERES, à part.

C'est étrange ! les traits de la comtesse ne me sont pas inconnus.

L'ANIMAL.

Le chevalier qui aime assez à courir le monde, et que je savais à la Havane, est venu ici sur mon invitation. (Mouvement de la comtesse.) Oui, Madame, il est temps que je vous fasse part de toutes mes idées ; et d'abord, vous saurez les obligations que j'ai contractées envers ce gentilhomme ; il y a quelque dix-huit ans, nous nous rencontrâmes dans l'île de Minorque, où il venait rétablir sa fortune ; je n'étais alors que capitaine ; j'avais livré combat à un corsaire ; frappé d'un coup de feu dans la poitrine, j'avais été transporté à terre, et je courais risque d'y rester, sans l'habileté du chevalier.

LA COMTESSE.

Comment ! ce fut monsieur...

L'ANIMAL.

Qui sauva votre futur mari ; car il avait de grandes connaissances en chirurgie.

SERVIERES.

Je venais d'achever quelques études... et je me bien heureux alors d'en faire un pareil usage.

L'ANIMAL.

C'est de ce jour, morbleu, que date notre liaison ; et nous nous sommes juré amitié...

SERVIERES.

Sur terre et sur mer...

L'ANIMAL.

Voilà le compagnon qu'il me faut... Je l'ai installé à Saint-Vincent, en attendant qu'il soit tout à fait notre commensal... eh voici mon projet... C'est un gentilhomme d'un rare mérite... d'un beau nom, d'une fortune convenable... ; et puisque le bonheur veut qu'il soit encore garçon, j'ai résolu de faire de lui... Vous ne devinez pas ?...

LA COMTESSE.

Non.

L'ANIMAL.

Eh bien, mon neveu.

LA COMTESSE.

Votre neveu ?

L'ANIMAL.

Sans doute ; je lui ferai épouser notre nièce Clotilde, il fera ma partie de tric-trac, en me rappelant mille anecdotes des pays que nous avons visités... car c'est un conteur... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de cela ?

LA COMTESSE.

Vous me permettrez, mon ami, de consulter d'abord les dispositions de ma nièce.

L'ANIMAL.

Au fait, j'oubliais de vous dire, mon cher chevalier, qu'ici ce sont les femmes qui gouvernent... Vous saurez que ma sœur, à moi, a jugé à propos de confier à Madame la tutelle de sa fille ; c'est donc à la comtesse que vous devez faire votre cour.

SERVIERES.

Si mon profond respect, Madame, et le désir d'entrer dans une famille si honorable vous paraissent des titres suffisants...

LA COMTESSE.

Venez en avez déjà l'un reconnaissance, Monsieur.

SERVIERES.

Je viens d'apercevoir mademoiselle Clotilde dans le jardin... Elle m'a paru charmante.

L'ANIMAL.

Une petite fille... Voyez la donc au plus vite, Madame, et terminons promptement, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Quoi ! sans donner le temps de se connaître ?

L'ANIMAL.

Eh ! Madame !... nous nous connaissons à peine, quand nous nous sommes mariés, il y a quinze ans... (Bas.) Voulez-vous donc me faire croire que vous ne m'avez jamais aimé ?

LA COMTESSE.

Monsieur...

L'ANIMAL.

Allons, allons, je me fais cautions du chevalier, et en faveur de ce mariage, j'ajoute deux cent mille livres aux cent mille écus que possède ma nièce.

SERVIERES, à part.

Cinq cent mille livres ! (Haut.) Je vous le répète, Madame, elle m'a paru charmante.

L'ANIMAL.

Eh justement, voici Clotilde.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, accourant.

Ma tante ! ma tante ! (S'arrêtant sous volets.) Ah ! du monde... Par-don.

LA COMTESSE.

Que me voulais-tu, mon enfant ?

CLOTILDE.

Je venais... je venais... chercher mon ouvrage que j'ai laissé ici.

SERVIERES.

Je sollicitais, Mademoiselle, l'honneur de vous être présenté, et madame votre tante pourra vous dire que ce moment est un des plus heureux de ma vie.

CLOTILDE.

Monsieur...

L'ANIMAL.

Pas tant de compliments, chevalier, ça gâte les femmes... Je vais lui dire la chose telle qu'elle est...

SERVIERES, s'arrêtant.

De grâce !

L'ANIMAL.

Vous ne voulez pas ? soit... (A la comtesse.) Je vous laisse avec votre nièce, Madame, employez le temps ; nous reviendrons dans vingt minutes.

SERVIERES, à part.

Plus j'examine la comtesse, et plus je crois me rappeler... Ah ! ce n'est pas possible.

L'ANIMAL, à Servières.

Donnez-moi le bras, mon cher, (s'es écartant) et parlez-moi un peu de ce diable de pirate qui vous a inquiété en route... Il me prend des envies de lui donner la chasse... (Il sort en continuant de causer avec Servières.)

SCÈNE XII.

CLOTILDE, LA COMTESSE.

CLOTILDE.

Enfin, me voilà seule avec vous, ma bonne tante... mon oncle m'intimide toujours... et quant à ce monsieur... un inconnu... cela gêne.

LA COMTESSE.

Il s'appelle le chevalier de Servières... Autrefois, il y a dix-huit ans, il a sauvé la vie à M. de Saint-Renan.

CLOTILDE.

En le défendant ?

LA COMTESSE.

Non, en le guérissant.

CLOTILDE.

Ah ! c'est un médecin ?

LA COMTESSE.

Dans l'occasion seulement... Qu'est-ce que tu penses de lui ?

MOI ? je ne pense rien... c'est à-dire, ni fait, je pense de lui tout le bon possible, puisque c'est votre ami et le sauveur de mon oncle.

CLOTILDE.

MAIS de sa personne, de son extérieur ?

LA COMTESSE.

Je ne l'ai pas regardé.

CLOTILDE.

Il est bien.

LA COMTESSE.

Oh ! bien... Permettez, ma tante, vous dites qu'il a guéri monsieur Saint-Henri, il y a dix-huit ans.

CLOTILDE.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Il en aurait donc au moins trente-huit... c'est bien vieux cela...

CLOTILDE.

Enfant... c'est souvent l'âge où les hommes se marient... ils n'en sont que plus sages, plus prudents... C'est pour cela que je tenais peut-être à savoir ton opinion sur son compte.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas, ma tante.

CLOTILDE.

Puisqu'il faut m'expliquer tout à fait, que dirais-tu, mon enfant, si le chevalier était venu ici avec des intentions particulières... si enfin, il te recherchait en mariage...

LA COMTESSE.

Moi, ma tante ?

CLOTILDE.

Si j'étais chargée de te présenter ce sujet...

LA COMTESSE.

Oh ! mais je ne veux pas me marier...

CLOTILDE.

Que dis-tu ?

LA COMTESSE.

Non, non, ma tante, ne m'en parlez plus, je vous en prie ; mon Dieu, j'étais si tranquille, si heureuse ! et maintenant j'ai envie de pleurer...

CLOTILDE.

Mais enfin, pourquoi cette répugnance ?

LA COMTESSE.

Mon Dieu, que m'is-je ? Ah ! ma tante, il doit être affreux d'épouser quelqu'un qu'on n'aime pas !

CLOTILDE.

Clotilde !...

LA COMTESSE.

Et quand j'y pense... tenez, on vous aura forcée, vous aussi, de vous marier contre votre gré... Oui, c'est pour cela, n'est-ce pas, que vous êtes si triste, si malheureuse !...

CLOTILDE.

Moi !...

LA COMTESSE.

Eh bien, ma tante, je n'en ai de même, car je n'aime pas cet homme, je ne pourrais pas l'aimer, non, ma tante, non, jamais !

CLOTILDE.

Quelle exaltation !

LA COMTESSE.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD, KERCADEC.

ÉDOUARD, à Kercadec, en entrant par la gauche.

Ah ! ce n'est pas possible.

KERCADEC.

Si fait, monsieur Edouard, puisque j'étais couché derrière la chaudière quand ils sont passés... Ils parlaient du mariage d'une mademoiselle Clotilde.

LA COMTESSE.

De son mariage !

ÉDOUARD.

Ah ! monsieur Edouard !...

CLOTILDE, l'apercevant.

C'est vous, Edouard ?

LA COMTESSE.

Où, Madame, je venais... je venais chercher mon carton à dessin que j'ai oublié ici.

ÉDOUARD.

LA COMTESSE.

Ah !... (A Clotilde) comme toi, tu avais laissé ton ouvrage ! (Clotilde se retourne toute confuse.) Ainsi ce malin vous desquies ?

CLOTILDE.

Ce point de vue.

KERCADEC.

Avec le Jupiter (A part.) je voudrais pourtant bien savoir si j'en suis responsable ! (Il s'approche tout étonné de la table et grand le carton à dessin.)

LA COMTESSE.

En effet, ce tableau admirable... qu'il lève du soleil...

KERCADEC, apportant le carton.

Voilà, madame, voilà.

ÉDOUARD, vivement.

Kercadec !... (Il veut prendre le dessin.)

LA COMTESSE, le prenant.

Mais laissez donc, mon ami.

KERCADEC.

Vous allez voir, Madame, s'il m'a flatué...

LA COMTESSE, regardant le dessin.

Clotilde !

CLOTILDE.

Moi !

LA COMTESSE.

Son portrait !

KERCADEC.

Le sien ! (D'un ton de reproche.) Ah ! monsieur Edouard !...

LA COMTESSE, à Kercadec.

Sortez.

KERCADEC.

Où, madame la comtesse (A part) avoir posé là... deux heures !... c'était bien la peine de me fatiguer à au moins si j'avais un nègre, je l'aurais fait poser à ma place... (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE, CLOTILDE.

LA COMTESSE.

Monsieur Edouard, que signifie...

ÉDOUARD.

Vous savez mon secret, Madame.

LA COMTESSE.

Votre secret ?

CLOTILDE.

Ah !

LA COMTESSE.

Quoi, Monsieur, c'est le hasard qui me le découvre, et vous m'avez caché...

ÉDOUARD.

Ce que je me cachais à moi-même ; mon Dieu, Madame, j'ignorais mes propres sentiments... mon bonheur, c'était de vivre ici, en famille, près de vous, près d'elle, et je ne pensais que cela doit finir... quant à ce portrait, si j'ai osé le faire, ah ! c'est presque sans le vouloir...

LA COMTESSE.

Je consens à vous croire, Edouard... mais Clotilde aurait dû se montrer plus réservée.

CLOTILDE.

Oh ! ma bonne tante, savez-vous ce qui a tout changé ? C'est ce malheureux projet de mariage... oh ! je l'avoue, c'est un coup qui a porté là, et il m'a semblé que tout mon bonheur s'en allait.

ÉDOUARD, à Clotilde, avec élan.

Ah ! que dites-vous ?

LA COMTESSE, l'interrompant.

Edouard ! j'excuse le passé... le tort est à moi seule qui n'ai pas assez voulu être pour vous préserver d'un penchant qui fut trop souvent le malheur de la vie !...

ÉDOUARD.

Le malheur !

LA COMTESSE, se reprenant.

Rentrez en vous-même, Edouard, mesurez bien l'intervalle qui vous sépare de Clotilde...

ÉDOUARD.

Ah ! Madame...

LA COMTESSE.

Pas à mes yeux, ni aux siens peut-être...

CLOTILDE, vivement.

Oh non, ma tante !

LA COMTESSE.

Mais comment aspirer à sa main ? vous n'avez ni rang, ni fortune.

ÉDOUARD.

Ab ! j'aurai l'un et l'autre, madame ; c'est pour elle que je suis ambitieux, c'est pour elle que je veux acquiescer des titres, des richesses.

CLOTILDE.

Où, ma tante, il réussira ; c'est moi qui vous le dis.

LA COMTESSE.

Dieu le veuille, mon enfant ! nous jusque-là...

CLOTILDE.

Jusque-là, ma tante ? ab ! je vous en supplie, empêchez que je n'épouse cet étranger qui m'a fait peur.

LA COMTESSE.

Rassure-toi ; nous aurons le temps d'y songer...

CLOTILDE.

Oh ! ma tante !

LA COMTESSE.

Oh ! je ne promets rien ; va, rentre mon enfant...

CLOTILDE.

Où, ma tante... non, pas ma tante, ma mère, ma bonne mère, je ne fê à vous, car vous ne me dédéniez pas d'espérer... d'abord on ne peut pas enjôler ça... adieu, monsieur Édouard. (Elle s'en va et revient.) Tante, ma mère, embrassez-moi. (Elle embrasse la comtesse et sort.)

LA COMTESSE, à Édouard.

Et vous, Édouard, j'attends de votre loyauté que vous évitiez la présence de Clotilde... prenez garde d'exciter dans le cœur de cette enfant une affection dangereuse pour son repos... et plus tard... eh bien, nous verrons.

ÉDOUARD.

Ab ! madame, un mot de vous est un ordre sacré... Heureux du faible espoir que vous avez fait luire à mes yeux... j'obéirai, Madame, j'obéirai. (Il se baisse à sa main et sort.)

LA COMTESSE, seule.

Où... j'aurais dû le prévoir... c'est de l'amour... un amour saint et pur comme eux... ah ! je ne veux pas que tu sois malheureuse, Clotilde, je ne veux pas que tu souffres ce que j'ai souffert, et pour l'épargner toutes ces larmes... mais les voies.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, L'AMIRAL, SERVIERES.

SERVIERES, à part, se fendant, regardant du côté où Édouard est sorti.

Quel est donc ce jeune homme qui était ici avec la comtesse ?

L'AMIRAL, à Servières.

Arriver donc, mon cher, que diable ! vous avancez comme une recrue au premier feu ! tant l'entréisme est déjà terminé... c'est bon signe... (À la comtesse.) Eh bien, ma chère amie, est-ce affaire conclue ? la petite a-t-elle dit oui ? à quand l'habilleuse ?

LA COMTESSE.

Je regrette que monsieur le chevalier vienne chercher lui-même une réponse...

L'AMIRAL.

C'est moi qui l'ai ramené, vous le voyez bien... eh çà ! mais que dois-je comprendre à votre embaras ?

LA COMTESSE.

Ce que j'avais prévu, mon ami, Clotilde ne songe pas à se marier.

SERVIERES.

Ab !

L'AMIRAL.

Bon, bon, nous connaissons cela... n'ayez pas peur, Servières... ces petites filles commencent toujours par faire des lacunes... soit ! nous lui donnerons deux jours... et si elle ne comprend pas son bonheur, eh merde ! nous saurons bien l'y contraindre.

LA COMTESSE.

La contraindre ! (Avec terreur.) Eh bien, non, Monsieur.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE.

Ce ton-là vous étouffe et vous blesse ?

L'AMIRAL.

En effet, c'est la première fois.

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, Monsieur : en tout ce qui me regarde, qu'on qu'il arrive, vous me trouverez toujours prêt, comme par le passé, à vous complaire, à vous obéir... mais pour Clotilde... j'ai juré à votre cœur à son lit de mort de rendre sa fille aussi heureuse que si le ciel même me l'avait donnée... Je sèment que j'ai prêté, je le maintiens ; les droits que j'ai reçus... je les ferai valoir... contre tout le monde... contre vous-même...

L'AMIRAL.

Madame, vous l'oserez !

LA COMTESSE.

J'ose parler comme le ferait votre sœur, les volontés de son enfant seront libres.

L'AMIRAL.

Vous voulez donc me pousser à bout ?

SERVIERES.

Allons, allons, amiral, calmé-vo. Madame a raison ; à Dieu ne plaise que je veuille abuser de votre amitié, pour contraindre une jeune personne qui m'inspire autant de respect que d'amour ; c'est inséparable moi, Madame, que cette dernière ne s'écartere si brusquement, permettez-moi seulement d'espérer qu'avec le temps, je parviendrai à mériter les bonnes grâces de mademoiselle Clotilde.

LA COMTESSE.

C'est parler en galant homme, monsieur le chevalier.

SERVIERES.

Oh ! je n'ai pas de rancune, et je veux vous le prouver... monsieur le comte m'avait invité à déjeuner... Eh bien, je reste.

LA COMTESSE.

On n'est pas plus aimable. (On a apporté une table servie.)

SERVIERES, à part.

Ab !... c'est de la comtesse que tout dépend... parbleu !... je sursi ri c'est elle... que Dieu le veuille !... je la forcerai bien alors à me servir.

L'AMIRAL.

Allons, à table, votre mère est-elle avertie ?

LA COMTESSE.

Elle est un peu souffrante ce matin.

L'AMIRAL.

Une bonderie !... à l'intention du chevalier... heureusement il ne se réjouit pas facilement. Quant à Édouard, nous ne l'attendrons pas.

SERVIERES.

Quel est ce monsieur Édouard ?

L'AMIRAL.

Mon secrétaire... un jeune homme de beaucoup de mérite... qui est auprès de moi depuis deux ans.

SERVIERES.

Ab ! (A part.) Celui que j'ai aperçu tout à l'heure.

L'AMIRAL.

Me m'occupe avec lui de régler mes mémoires... vous verrez cela... vous y lirez certaines actions méritantes de ma jeunesse... Ab ! voilà qui me rappelle mon âge... j'ai mille millions de pointes d'épingles dans les jambes... Clotilde gentille. (La comtesse s'empare après de lui.)

LA COMTESSE.

Mon ami ! (Il s'assied. Les convives ont pris place ; la comtesse a délaissé du public. Servières à gauche, et l'amiral entre eux, faisant face au public.)

SERVIERES.

Si j'exerçais encore, je vous offrirais mes services... mais j'ai oublié ma profession, depuis vingt ans que j'y ai renoncé...

LA COMTESSE.

Vous êtes établi en France, Monsieur ?

SERVIERES.

Où, Madame, en Bretagne, aux environs de Lorient.

LA COMTESSE, à part.

De Lorient !

L'AMIRAL.

En ce cas, vous devez connaître tout ce pays-là !

SERVIERES.

Parfaitement. Je me souviens d'une aventure fort étrange

qui n'y est arrivée peu de jours avant mon départ du continent.

L'AMIRAL.

En vérité ! contre-nous donc cela ? je vous l'ai dit, Madame, le chevalier a un reculé d'un obole tout à fait piquant.

SERVITIERS.

Je crois que celle-ci est de nature à vous intéresser... Je demanderais à Madame une tasse de thé. (La contesse lui verse de thé.)

L'AMIRAL, à qui elle offre aussi de thé.

Merci... ni eau chaude, ni eau froide... Je m'en tiens à ce maigre. Eh bien ! cette histoire ?...

SERVITIERS, tout en servant du thé à leurs invités, et se videront la conscience.

Comme je vous l'ai dit, je demeurais alors tout près de Lorient... une nuit que je dormais profondément, malgré le temps fort orageux, je fus réveillé par une petite pierre lancée contre mes carreaux... J'ouvris ma fenêtre, et je distinguai dans l'ombre un homme qui me conjura à voix basse de m'habitiller bien vite et de descendre... Quoique surpris, je n'hésitai pas, et je fus bientôt auprès de l'étranger, dont la figure était à demi cachée sous un large mouchoir... une voiture nous attendait au détour du chemin ; il me fit monter avec lui, et nous partîmes... la nuit était si noire, qu'on ne distinguait au la route que les masses confuses d'arbres et de rochers. Chemin faisant, l'inconnu me parla vaguement, et comme un homme fort agité, de son amour pour une jeune fille de haute condition... enfilié aux sous d'une parente... il avait réussi à la voir secrètement, et se faire aimer d'elle, enfin il l'avait amenée dans ce pays pour cacher à tous les yeux les suites de leur passion imprudente...

LA CONTESSÉ, à part.

Dieu !

SERVITIERS.

Pardon, madame la contesse, si ce récit vous déplaît...

L'AMIRAL.

Allons donc ! continuez, chevalier.

SERVITIERS.

Après une heure de chemin, la voiture s'arrêta ; nous descendîmes, et suivant des détours à travers les rochers, nous arrivâmes tout à coup devant une petite porte, dont mon guide avait la clef. Il me fit entrer dans un jardin que nous traversâmes en silence ; enfin il poussa la porte d'un pavillon faiblement éclairé, où une très-jeune femme, couchée sur un lit de douleur, était près de devenir mère.

LA CONTESSÉ, très-roulée, à part.

Ah !... c'était lui !

SERVITIERS.

Je demandais à madame la contesse une seconde tasse de thé. (La contesse verse du thé à Servitières.)

L'AMIRAL.

Comme votre main tremble, chère amie !

LA CONTESSÉ.

Où... je ne sais à quoi attribuer...

SERVITIERS.

C'est bizarre... (Prenant le théâtre.) Si Madame veut bien permettre... (Elle verse du thé.)

L'AMIRAL.

Eh bien, chevalier, après ?

SERVITIERS.

Enfin, la jeune dame donna le jour à un fils, et je fus récompensé avec les mêmes précautions.

L'AMIRAL.

Sans avoir su quelle était cette jeune femme ?

SERVITIERS.

Je l'ai vue !

LA CONTESSÉ, à part.

Ah !...

SERVITIERS.

Son voile s'étant dérangé un instant, je fus frappé de sa beauté, beauté tellement remarquable que je ne pouvais me passer de la reconnaître.

LA CONTESSÉ, à part.

Ciel, donne-moi la force de ne pas me trahir.

L'AMIRAL.

Et le héros de cette intrigue... l'inconnu... l'avez-vous revu ?

SERVITIERS.

Une fois seulement avant mon départ, mais j'ai apprise depuis lors, qu'il avait eu une fin déplorable.

Comment ?

L'AMIRAL.

SERVITIERS.

On m'a assuré que... quelques temps après... passant on sur dans les montagnes... il avait péri d'une mort violente.

LA CONTESSÉ, à part.

Hélas !

L'AMIRAL.

Mais elle, cette femme, savez-vous ce qu'elle est devenue ?

SERVITIERS, observant la contesse.

Par un hasard bien extraordinaire, je l'ai retrouvée... vous ne devinez pas où ?...

L'AMIRAL.

Non vraiment.

SERVITIERS, regardant toujours la contesse avec le trouble aggraver à chaque instant.

Sur nos colonies. (La contesse d'un bond involontairement, et comme éperdue.)

L'AMIRAL.

Comment ? irai-je à la Martinique ?

SERVITIERS.

Nou... à la Havane... (Elle est une seconde sur son siège.) A la Havane, où elle a épousé un homme des plus considérés.

L'AMIRAL.

Qui peut-être n'a jamais renoué de cette aventure ?

SERVITIERS.

C'est possible...

L'AMIRAL.

Eh bien, voilà une trahison que j'appelle lâche et odieuse... et si l'on pouvait pardonner un crime, je crois que j'aurais plutôt une excuse pour la femme qui trompe son mari pendant le mariage...

LA CONTESSÉ.

Monsieur !...

L'AMIRAL, avec force.

Où, Madame, l'une peut être coupable par entraînement, par passion... l'autre agit froidement et par calcul...

LA CONTESSÉ, très-roulée.

Eh ! mon Dieu ! que soit-on parfois des motifs...

L'AMIRAL, avec colère.

Des motifs pour abuser de la confiance d'un honnête homme ? non, Madame, non, certes, il n'y en a pas, et si j'avais été trompé de la sorte, et qu'on me l'appût, j'en aurais bout de vingt ans, je jure par Dieu que je tuerais l'hypocrite sans pitié.

LA CONTESSÉ, à part.

Malheureux !

SERVITIERS.

Revenons à mon aventure... ici, mon cher amiral, ces choses ne pouvaient pas devenir aussi tragiques... le repos du mari était assuré... Il ne restait aucune trace du passé... du moins on devait le croire... car, l'enfant, fruit de ce mystérieux amour, coiffé d'abord par moi, aux soins d'une paysanne, est mort par suite d'un accident... de sorte que la mère, à l'abri maintenant de toute inquiétude...

L'AMIRAL.

Eh ! mais... voyez donc... la contesse est près de se trouver mal...

SERVITIERS, s'empressant auprès d'elle.

Eh ! quoi, Madame ?...

LA CONTESSÉ, se débattant de lui et se levant avec effort.

Eh ! Messieurs !... qui ne serait donc d'un pareil récit ? Un pauvre enfant abandonné dès sa naissance... livré à des mains étrangères... et mourant misérablement sans avoir connu les caresses de sa mère !... Ah ! c'est affreux ! (Elle se couvre le visage.)

SERVITIERS.

Ah ! Madame la contesse, vous me voyez au désespoir... moi qui ne cherchais qu'à vous intéresser, voilà que je vous ai inspiré de la tristesse... presque de l'effroi... mais dites-moi que je suis... mais souffrez que je vous reconduise à votre appartement. (Il prend la main de la contesse, et la conduit à l'entrée de l'habitation, bas.) Il faut que je vous parle, Madame.

LA CONTESSÉ, à part.

Ciel !

SERVITIERS, de même.

Ce soir, à Saint-Vincent. (Luit.) A l'honneur de vous revoir, Madame la contesse.

LA CONTESSÉ, sortant après avoir regardé Servitières.

Ah !

SCÈNE XVI.

L'AMIRAL, SERVIERES, ÉDOUARD.

L'AMIRAL.

Ah! ne me parlez pas des femmes nerveuses! un rien les fait pleurer.

ÉDOUARD.

Monsieur le comte...

L'AMIRAL.

Ah! c'est vous, Édouard?

SERVIERES.

Édouard?... (Hésitante-à-peu.) Ah! le secrétaire en question, il est fort bien, ce garçon!

ÉDOUARD, à l'Amiral.

Le commandant de la croisière que vous avez fait demander est là.

L'AMIRAL.

C'est bien! venez, chevalier de Servières; vous lui donnez les renseignements les plus précis sur le berli pirate qui a osé s'attaquer à un bâtiment français.

SERVIERES.

Je suis à vous, amiral. (Il tourne Édouard qui lui rend son regard méprisant, puis il sort avec l'Amiral.)

SCÈNE XVII.

ÉDOUARD, puis CLOTILDE.

ÉDOUARD, le suivant des yeux.

C'est donc là ce chevalier de Servières, ce rival qui vient me ravir ce que j'ai de plus cher au monde! Ah! sa vue seule excite en moi des mouvements de haine que j'ai peine à cacher.

CLOTILDE, sortant de la chambre de sa tante.

Ah! messieur Édouard, que s'est-il donc passé? Ma tante est rentrée chez elle, pâle, toute en larmes...

ÉDOUARD.

Mon Dieu, je ne sais, j'arrive à l'instant.

CLOTILDE.

En la voyant si désolée, j'ai voulu me jeter dans ses bras; mais elle m'a repoussée en s'écriant avec désespoir: ne suis-je donc au monde que pour souffrir! Puis quelques mots sans suite m'ont fait pressentir la perte de nos espérances.

ÉDOUARD.

Ah! je devais m'y attendre! En effet, que suis-je, moi, pour oser lever les yeux si haut, et pour entrer en lutte avec le chevalier de Servières? Si le fils d'un matelot a trouvé grâce à vos yeux, chère Clotilde, l'ennemi oubliera-t-il la distance qui nous sépare, et vultre tante elle-même...

CLOTILDE.

Édouard, doutez-vous de ma tante... Oh! c'est le chagrin, n'est-ce pas, qui vous fait parler ainsi...

ÉDOUARD.

Oui, c'est mal, je suis un ingrat! méconnaître son cœur, moi, oh! que le ciel m'en préserve! je donnerais ma vie pour lui épargner une larme, et c'est pour cela même, chère Clotilde, que mon devoir m'ordonne...

CLOTILDE.

De ne rien faire qui puisse lui causer du chagrin... ni à elle, ni à moi, Édouard... (Elle lui tend la main, Édouard la pousse à ses lèvres.)

VAN BROUST, courant.

Hein? une voile à l'horizon.

CLOTILDE.

Ah! (Elle s'écroule.)

SCÈNE XVIII.

VAN BROUST, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Mon père!

VAN BROUST.

Oui, ton père, qui s'aborde là, bon mal à propos, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Ah! gardez-vous de croire...

VAN BROUST.

Parbleu! je crois ce que je vois... Je n'ai pas besoin de long-gue vue pour signaler la petite corvette qui vient de filer, vent en poupe, et quant au pavillon, vrai! Dieu! si je l'ai bien reconnu, c'est mal à toi, garçon, c'est très-mal.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

VAN BROUST.

Eh oui, morbleu! la nièce de mon amiral! Hâte-toi, c'est sacré, ça, il faut s'en souvenir! et si j'avais vu tout autre que toi abuser de la confiance de son bienfaiteur, dans sa propre maison, pour essayer de séduire...

ÉDOUARD.

Arrêtez, mon père! quelle idée avez-vous de moi? Il est vrai, j'aime mademoiselle Clotilde de toutes les forces de mon âme... Mais cet amour est aussi pur que le cœur de celle qui me l'inspire! Dieu m'en est témoin, et madame la comtesse elle-même.

VAN BROUST.

La comtesse, dis-tu? elle sait ton amour...

ÉDOUARD.

Et elle ne l'a pas condamné! Mais M. de Saint-Renan l'ignore, lui; et fut-il instruit, tous mes efforts se briseraient contre sa volonté de fer.

VAN BROUST.

C'est probable; car il n'est pas commode à gouverner, mon amiral; on ne lui fait faire que tout juste ce qu'il veut; cependant, après tout, garçon, tu n'es déjà pas tant à débaucher... S'il fait trop le dégoûté, il a tort; tu n'es rien pour le quart d'heure, c'est vrai, mais tu peux devenir quelque chose; d'abord tu es trois fois plus savant que lui, dans la prairie, c'est mon amiral lui-même qui me l'a dit; avec ça tu as du courage et de la patience.

ÉDOUARD.

Et de l'ambition! Oui, j'en aurai, pour elle! Ainsi, mon père, laissez-moi tenter la fortune, laissez-moi partir avec vous.

VAN BROUST.

Partir! toi? comment?

ÉDOUARD.

Comme simple matelot, s'il le faut.

VAN BROUST.

Allons donc, tu es fou! est-ce qu'il y a en toi l'étoffe d'un marin?

ÉDOUARD.

Oh! tu l'as dit, père, je parviendrai, on je mourrai à la tâche...

VAN BROUST.

Mourir! Eh bien! il ne me manquait plus que ça, voyez-vous cet ingrat! Après tout le mal qu'on s'est donné pour lui... s'exposer de gaieté de cœur aux tempêtes et aux boulets de canon!

ÉDOUARD.

Mais ces dangers-là, père, tu les a bravés toute ta vie...

VAN BROUST.

Oh! moi, c'est bien différent!.. les rafales et les bombes, ça me connaît, moi; ça respecte mon âge et mes états de service, tandis que toi, pauvre enfant... Tiens, ne parlons plus de ça; rien que l'idée de te savoir en danger, vois-tu, ça me rendrait plus faible et plus poltron que le dernier des passagers.

ÉDOUARD.

Oh! père, je t'en supplie!

VAN BROUST.

Et moi, je t'ordonne de ne plus penser à ça... J'ai une autre idée... après tout, quand on s'est attaqué aux ennemis les plus respectables, quand on a bombardé des corsaires et harponné des baleines, on peut bien essayer de jeter le grappin sur... je ne te dis que ça... embrasse-moi; du courage et pas de bêtises; ton père est de quart, file ton nœud, et laisse-le faire; à revoir, garçon.

ÉDOUARD.

À revoir. (Ils se séparent.)

ACTE III.

Un petit salée chez le chevalier de Servières. — Porte au fond. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

KERCADEC, *étendu sur un canapé.*

Enfin, j'ai un nègre !... En me mettant au service du chevalier de Servières, l'amiral m'a adjoint un subalterne à choisir parmi les maraîchers de la plantation. J'ai pris le plus vigoureux... Bamboulait, et je suis aschanté de ses qualités... Seulement il manque d'usage... Je l'avais laissé tout à l'heure à côté de mon dîner... Ne voilà-t-il pas que le diable a tout mangé ? et quand je témoignai ma surprise, il me dit en ricanant avec ses grandes dents blanches : Bon noir a avalé repas à bon maître... bien bon, ah ! bien bon repas à bon maître... Merci ! et moi, j'ai été forcé de manger repas à bon noir... bien mauvais... repas à bon noir... Aussi, pour corriger Bamboulait de ces sortes de nègesses, je viens de me procurer un petit manuel d'éducation... éci... (il montre un feuil) bonne la nière à bon dos tout... Ouf ! seulement c'est encore fatigant à manier, ça... respirez... quelle idée a eue mon amiral de m'attacher au service de cet ex-carabin à qui j'ai l'air de servir aussi de nègre ! moi et quatre ou cinq autres sous mes ordres... qu'est-ce qu'il lui trouve donc de si aimable pour lui corder comme ça me personne, enfin, ce qu'il a de plus précieux ? (Servières entre en scène sans être aperçu de Kercadec.) D'abord, il est fort laid, ce monsieur le chevalier... il vous s'en souviens... je ne me ferais pas à ce gaillard-là... et puis, il me fait l'effet d'un aveugle, d'un lèpreux... il a vu tout le mal que je me suis donné... Eh bien, il n'aurait pas le cœur de me dire : — Kercadec, mon ami, tu dois du rhum de la Jamaïque ! — C'est vrai qu'il en a le grigou !... là... dans un placard. Kercadec, il est très-agréable, mon rhum... Carabin, faites-moi goûter les douceurs de sa conversation.

SCÈNE II.

KERCADEC, SERVIERES.

SERVIERES, qui a été prendre une bouteille et en verse dans le placard. Je ne demande pas mieux, monsieur de Kercadec.

KERCADEC, se redressant sur son séant.

Hé !

SERVIERES, lui offrant un verre.

Prêt à vous servir, jeune homme.

KERCADEC.

Pist-il ? vous dites ?

SERVIERES, lui versant à boire.

A votre santé, monsieur de Kercadec.

KERCADEC.

A la vôtre, carab... monsieur le chevalier. (Il dépose le rhum.)

SERVIERES.

Le trouvez-vous suffisamment vieux ?

KERCADEC.

Mais oui... je trouve qu'il a assez vécu... (A part.) Ouf ! (A part.) Je le connaissais déjà.

SERVIERES.

Vous voyez que je ne suis pas aussi laid que j'en ai l'air.

KERCADEC, à part.

Oh ! il m'a entendu ! (Haut.) Qu'est-ce qui s'est permis de dire ?

SERVIERES.

C'est bon, soyez-moi dévoué, si vous n'avez pas à vous plaindre...

KERCADEC.

Permettez... Après une journée si agitée...

SERVIERES.

Je ne vous demande que de parler.

KERCADEC.

Oh ! pour ça je suis prêt... je n'ai jamais de lassitude dans la langue.

SERVIERES.

J'ai besoin de connaître l'entourage du gouverneur ; dites-moi, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme... ce secrétaire ?

KERCADEC.

M. Édouard ? Oh ! c'est un garçon de mérite... il ira loin.

SERVIERES.

Il y a longtemps, m'a-t-on dit, qu'il demeure dans le fort...

KERCADEC.

Tantôt dans le fort, tantôt ailleurs... Ses livres, ses desains et ses armes sont encore dans la pater à côté... (Il montre la droite.) C'est lui qui surveillait la plantation.

SERVIERES.

Et sans doute, il était aimable, empressé avec ces dames ?

KERCADEC.

Oh ! oui, avec tout le monde... excepté avec moi... Oh ! le farceur !... je lui en veux du tour qu'il m'a joué... Figurez-vous que sous couleur de faire mon portrait, il m'a fait poser.

SERVIERES.

Eh bien ?

KERCADEC.

Oh ! l'hypocrite ! pendant que je m'y préparais, là, en dormant de la meilleure foi du monde, savez-vous ce qu'il faisait... il croquait mademoiselle Clotilde.

SERVIERES.

Ah !

KERCADEC.

Oh ! une tête charmante ! dire que j'aurais été comme ça !

SERVIERES, à part.

Je commence à comprendre. (Haut.) Et que se passait-il tout à l'heure dans la maison du gouverneur ?

KERCADEC.

Ma foi, ce n'est pas pour vous faire un compliment ; mais depuis votre arrivée, tout y est sens dessus dessous. Madame la comtesse s'est enfermée pour pleurer toute seule... Mademoiselle Clotilde, elle, ne se gêne pas pour pleurer devant tout le monde... Quant à monsieur Édouard, je l'ai vu courrant comme un fuy dans le jardin, pendant que son père criait après lui pour le rappeler.

SERVIERES.

Son père, qui donc ?

KERCADEC.

Van Broust, un marin hollandais, français, hottentot, est-ce que je sais, moi ? un homme de tous les pays, vu qu'il n'en a pas... il était resté là, sur place, comme abasourdi, et il martelait entre ses dents : Pauvre lion ! dire que c'est ce grand d'amour qui lui en met dans cet état-là !

SERVIERES.

Où-dà !... et après ?

KERCADEC.

Après ? il est allé trouver l'amiral.

SERVIERES.

L'amiral ! est-ce que cet homme aurait de l'influence sur lui ?

KERCADEC.

Dame ! vous savez... de marin à marin, comme on dit, il n'y a que... le grappin... et il l'a mis, oh ! il l'a mis. (Il va se rasseoir.)

SERVIERES, à part.

C'est bon à savoir, il faudra que je connaisse cet homme. (Haut.) Maintenant, va au port chercher le reste de mes effets.

KERCADEC.

Moi ? Vous voulez que j'aie de la propre personne...

SERVIERES, redressé.

Allons, alerte, et dénichons...

KERCADEC, à part, se levant.

Oh ! comme il a changé de ton ! lui qui m'appelait monsieur de Kercadec.

SERVIERES.

Eh bien ?

KERCADEC.

Voilà, (A part.) Plus souvent que je vais m'éreinter... j'emmenurai Bamboulait et les autres. (Haut.)

SCÈNE III.

SERVIERES, seul.

Et le père aussi qui se mêle de protéger cet amour ! Eh bien, à la bonne heure ! Je soutiendrai la belle contre tout le monde, et j'aurai recours aux grands moyens... oh ! en sera-ce pourtant sans le hasard qui m'a rendu maître d'un secret d'ou dé-

pendent l'honneur et la vie d'une femme ! C'est qu'il était temps... (Prenez un portefeuille dans un tiroir.) Errant de colonne en colonne pour échapper à mes créanciers et à ces crânes qui se prétendent mes dupes, je n'avais plus, pour soutenir mon nom, mon luxe, et enfin toute une existence d'emprunt, qu'une trentaine de mille livres, suffisantes à grand peine à ces harpies. Mais qu'était-ce que cette chétive somme ? Il ne restait plus que cette autre ressource. (Il montre le portefeuille.) Voyez la bazarre de la fortune... Ces papiers que j'avais peu négligemment comme des chiffons sans valeur, sont devenus des titres inestimables... C'est une apostrophe toute puissante à ma demande en mariage, c'est un talisman qui me vaudra votre commission, madame la comtesse... Elle qui se montrant au frère en malin, je la vois toute tremblante, s'échappant furtivement de l'habitation conjugale, craignant de marquer ses pas sur le sable, et s'acheminant vers celui qu'elle désire, car elle est forcée de m'obéir... Qu'elle vienne donc !... Mais que dis-je, je crois, Dieu me pardonne, que j'oublie mon rôle de galant chevalier... Allons à sa rencontre... Je ne veux pas l'effrayer avant qu'il en soit temps. (Il va pour sortir.)

SCÈNE IV.

SERVIÈRES, KERCADEC.

Comment, c'est encore toi ? tu n'es donc pas allé jusqu'au port ?

KERCADEC.

Patience, monsieur de Servièrès, vous êtes trop vif... Il y avait d'abord des bagages à monter... après ça on ira chercher les autres.

SERVIÈRES.

C'est bon, dépêche-toi, car dans un instant, je veux être seul ; tu m'entends ?... Que je ne te trouve pas ici. (Il sort.)

KERCADEC.

Que de tracis, bon Dieu !... (Allant à la porte.) Entrez, vous autres.

SCÈNE V.

KERCADEC, QUELQUES NEGRES.

(Les nègres entrent portant des malles.)

KERCADEC, mais il les regarde.

Ouf !... C'est joliment éreinté tout de même de monter des malles comme ça !... On là là !... je m'en peux plus. (Voyant les nègres s'occuper sur les malles en face de lui.) Eh bien, maricands, vous ne m'avez donc pas compris ? il faut porter ces malles de l'autre côté. (Il montre la gauche. Les nègres tiennent plus fort.) Bambouillat, m'entends-tu ?

BAMBOUILLAT.

Maître à moi, biao biao !

KERCADEC.

Biao ? tu dis...

BAMBOUILLAT.

Grande biao bien grande biao, maître à moi.

KERCADEC.

Le malheureux ! il ne comprend pas la valeur des mots, Bambouillat, vous allez tout de suite porter ces malles là-dedans.

BAMBOUILLAT.

Moi, pas obéir à maître... Maître obéir à moi.

KERCADEC.

Ah ! c'est comme ça !... Nous allons voir, mon drôle. (Montrant son fouet.) Vois-tu ce joujou ? Ah ! ah ! c'est pour Bambouillat, ça.

BAMBOUILLAT.

Pour Bambouillat... (Il saute le fouet, puis le fait claquer.)

KERCADEC.

Malheureux !

BAMBOUILLAT.

Danser... sauter maître à moi... (Il fait claquer le fouet.)

KERCADEC, sautant pour éviter le fouet.

Veux-tu bien finir ! tu me mènes de respect !... Au secours !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, sortant de la chambre à droite.

Qu'est-ce que c'est, Kercadec ?

KERCADEC.

Monsieur Édouard !... il arrive à propos. (Les nègres, en voyant Édouard, jettent le fouet, restent tremblants et portent les malles dans la chambre à gauche.)

ÉDOUARD.

Que s'est-il donc passé ?

C'est mon nègre, Bambouillat, qui se permettait... Tenez, si vous n'êtes pas venu, ça aurait été mal.

ÉDOUARD.

Pour toi, je crois.

KERCADEC.

Tiens, qu'est-ce qui vous amène donc ici, monsieur Édouard ?

ÉDOUARD.

J'ai à parler au chevalier de Servièrès.

KERCADEC.

Vous avez pris par le petit bois de Pamplonnoises.

ÉDOUARD.

Et par l'escalier dérobé... Le chevalier de Servièrès est sorti ?

KERCADEC.

Je crois qu'il ne tardera pas à re-venir ; il m'a dit qu'il voulait être seul. (Voyant les nègres sortir de la chambre.) Ah ! ah ! vous avez fini, monsieur de Servièrès ? Tenez, voilà monsieur Édouard qui vous regarde... Allez, sortez, canailles, et une autre fois, soyez plus gentils, ou sinon... (Solemn.) monsieur Édouard. (Bambouillat lui adresse un coup de pied.)

KERCADEC.

Oh !... restez devant... (À Édouard.) Voilà comme il faut les mener... (Il sort après les nègres.)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, seul.

Oui, ma résolution est bien prise... Je veux lui parler avec calme, avec franchise... je lui ouvrirai mon âme tout entière... Je tenterai un appel à son bonheur... Si c'est un vrai gentilhomme, il m'entendra ; si, au contraire, il refuse, eh bien alors... Mais on vient... Que vois-je ! la comtesse est avec lui... Oh ! quelle ne puisse me surprendre ici. (Il rentre précipitamment dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

SERVIÈRES, LA COMTESSE.

SERVIÈRES, entrant le premier et regardant autour de lui.

Personne !... ils sont partis... venez, madame la comtesse. (La comtesse entre, elle est pâle et agitée.) Rassurez-vous, Madame... personne n'a vu... Combien je suis heureux de cette visite... Veuillez donc vous asseoir... vous paraîtiez bien émue...

LA COMTESSE.

Il est vrai. (Elle s'assied.)

SERVIÈRES, d'un ton docteur.

Je vous demande mille excuses du dérangement que je vous cause... mais j'avais absolument besoin de vous parler seul... Vous avez rompu l'impénitence de mes vœux, encouragés d'ailleurs par M. de Saint-Renan... Je n'ai pu voir les glaces de modeste Coluche, enco me sentir épris de la plus vive passion.

LA COMTESSE.

Eh ! Monsieur !

SERVIÈRES, de même.

Et comme c'est vous, vous seule, qui disposez de son sort, et que, par malheur, je n'ai pas tout à fait obtenu votre agrément, j'ai recouru à tous les moyens possibles de désarmer vos préventions contre moi.

LA COMTESSE.

Monsieur le chevalier, veuillez m'écouter... Depuis hier seulement, j'ai l'honneur de vous connaître... vos manières sont celles d'un homme du monde... votre langage annonce un cœur loyal et généreux... Vous êtes tel que vous paraîtiez être... je ne puis pas, je ne veux pas en douter ; je veux croire aussi que vous éprouvez pour ma nièce les sentiments qui sont dans votre cœur... Mais, Monsieur, cette chère enfant est orpheline ; elle a ce que nul dans le monde ; je réponds de son bonheur, à Dieu, et à la mémoire de sa mère.

SCÈNE IV.

Eh bien ! Madame, nous sommes d'accord ; chère enfant, c'est aussi son bonheur qui est l'objet de tous mes vœux.

LA COMTESSE.

Je le veux bien ; mais, soy-z juste, Monsieur, cette enfant, qui vous connaît à peine, cette enfant peut-elle vous aimer ?

SERVIÈRES.

Je ne lui demande pas son amour, Madame.

LA COMTESSE.

Comment ? que voulez-vous donc ?

SERVIÈRES.

Son consentement... le vôtre... Ma tendresse, plus tard, saura valoir sa froideur... C'est à vous peut-être de m'y aider, Madame, à moins que vous ne réserviez votre protection pour quelque prétendant plus heureux...

LA COMTESSE, d'un ton suppléant.

Eh bien ! Monsieur, s'il était vrai !... pourriez-vous m'en faire un crime ? ce matin encore, j'ignoris même votre nom... mon mari ne m'avait prévenu de rien... je me croyais libre de disposer de ma nièce, et de choisir celui qui pouvait assurer son bonheur...

SERVIÈRES, chagriné de son, et se levant.

Ab ! parlerez-vous jamais cartes sur table, à ce qu'il paraît ? A la bonne heure, j'accepte la parole. Aussi bien, je m'ennuierais de ce ton dnuceux.

LA COMTESSE, qui s'est levée.

Mon Dieu ! Monsieur, que voulez-vous dire ?

SERVIÈRES.

Que vous m'avez parfaitement compris ce matin, que mon récit a réveillé vos souvenirs, et que cette femme dont j'ai parlé... cette héroïne d'une aventure mystérieuse... c'était vous, Madame, oui, vous.

LA COMTESSE.

Monsieur !

SERVIÈRES.

Vous ne démentirez, je l'espère, ni cette ressemblance, ni ce trouble qui vous a traîné, ni ce nom d'Amélie dont vous avez signé vos lettres.

LA COMTESSE.

Mes lettres...

SERVIÈRES.

Oui, celles que vous lui avez écrites... à lui...

LA COMTESSE.

Ciel !...

SERVIÈRES.

Je les ai toutes...

LA COMTESSE.

Vous ?

SERVIÈRES.

Moi. On e bien raison de tout parler.

LA COMTESSE.

Oh ! ce n'est pas possible !... ces lettres n'existent plus

SERVIÈRES, les montrant.

Les voici.

LA COMTESSE.

Dieu !... Mais comment vous les êtes-vous procurées ?

SERVIÈRES.

Comment ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, oui, comment ?

SERVIÈRES.

L'infortuné... dont j'étais devenu l'ami... me les avait remises en dépôt, avant d'entreprendre ce voyage que sa mort e prévenu.

LA COMTESSE.

Hélas !

SERVIÈRES.

Maintenant, ce sont des armes terribles... ce sont les preuves d'une faute...

LA COMTESSE.

Ab ! Monsieur ! j'étais libre quand je les ai écrites.

SERVIÈRES.

C'est vrai, Madame ; mais le mystère que vous avez fait en vous mariant...

LA COMTESSE.

Ab ! Monsieur, j'ai failli mourir de honte et de désespoir ! Vingt fois j'ai été prête à m'enfuir ou à parler ; je me suis traînée aux pieds de mon père, qui, pour cacher mon déshon-

neur et m'assurer un riche mariage, n'a pas craint d'employer la force, oui, Monsieur, la force ; et quand, malgré cette violence, il m'a vue le jour même prête à tout avouer, il a saisi une arme, et devant moi, oui, devant sa fille, il a menacé de se donner la mort si je ne jurais d'insévir ce secret dans mon sein. Eh bien ! Monsieur, malgré cet affreux serment, j'aurais déclaré toute la vérité à mon mari... Mais, en pressant sa fureur, j'ai manqué de courage... Cet aveu, c'était mon arrêt de mort

SERVIÈRES.

Et ce le serait encore, Madame.

LA COMTESSE.

Au nom du ciel, Monsieur, ces lettres qui, en tombant sous les yeux de mon mari, déshonoraient le bonheur de l'homme que vous appelez votre ami, ces lettres, il faut les brûler, ou me les rendre.

SERVIÈRES.

Vous les rendre ?... Comment donc !... c'est bien mon intention, Madame.

LA COMTESSE.

Ab ! Monsieur, vous êtes généreux, je le salue bien : vous avez pitié de tout ce que j'ai souffert, merci, merci...

SERVIÈRES.

Oui, Madame, ayez confiance dans votre affectionné neveu.

LA COMTESSE.

Comment ? que dites-vous ?

SERVIÈRES.

Que toutes ces lettres seront à votre disposition le jour de mon mariage.

LA COMTESSE.

Ab ! Monsieur, vous seriez capable d'abuser ?...

SERVIÈRES.

L'amour rend capable de tout.

LA COMTESSE.

L'amour !

SERVIÈRES, d'un ton inquiet.

Mon Dieu, comparez donc le peu qu'on vous demande avec tout ce que l'on vous offre... si vous vous perdez... et il suffit pour cela de trois lignes montrées au farouche Saint-féan, comment pourriez-vous votre sœur ? si au contraire vous écoutez la raison, vous annonçerez à mademoiselle Clotilde que ce mariage est irrévocablement décaé. Elle pleure d'abord, puis elle se résigne ; vous éloignez un rival que je ne veux pas connaître, et en fin de compte, vous donnez à la jeune fille un mari qui en vaut bien un autre ; de mon côté, en signant le contrat, je remets à ma bonne tante un dépôt qui rassure l'inquiéter, plus du chagrin pour elle, plus de désespoir pour moi ; tous les souvenirs sont effacés, le passé n'existe plus, et nous vivons ensemble les meilleurs amis du monde... Eh bien, êtes-vous enfin persuadée ?

LA COMTESSE, suppléant.

Monsieur !...

SERVIÈRES, d'un ton sec.

C'est mon ultimatum.

LA COMTESSE, se redressant.

Jamais !... jamais !...

SERVIÈRES.

Comment ?

LA COMTESSE.

Moi sacrifier le bonheur de cette jeune fille et le cœur loyal dont elle est animée à ma misérable existence ! moi, dont la vie n'est qu'un long supplice, je m'abaisserais devant vos menaces ! j'aurais le remords de condamner au désespoir tous ceux que j'aime, tous ceux dont le sort m'est confié... Non, Monsieur, moi, je rougis d'être venue ici, et je me réveille en l'air contre une pareille tyrannie !... Soit, Monsieur... vous pouvez me perdre, mais je vous défie de m'avoir à mes propres yeux, et à mon tour, je ne pourrais pas ma vie, en la sacrifiant à un misérable tel que vous. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

SERVIÈRES, puis ÉDOUARD.

SERVIÈRES, serrant les lettres dans le portefeuille.

Quelle sainte colère ! mais patience !... quand le danger sera près d'être et qu'elle se verra à ma merci, seule..., sans appui..., sans protection...

ÉDOUARD, venant se placer devant lui.
Monsieur, vous êtes un lâche !

SERVÈRES, reculant.
Monsieur le secrétaire !

ÉDOUARD.
Le sort a fait tomber entre vos mains une correspondance qui peut perdre la comtesse, et vous vous en servez comme d'une menace...

SERVÈRES.
Et quand il serait vrai, Monsieur !... où voulez-vous en venir ?...

ÉDOUARD.
A vous faire renoncer à ce honteux projet...

SERVÈRES.
Ainsi qu'au mariage. n'est-ce pas ? je comprends votre vertueuse indignation... Bien joué, jeune homme ; vous n'êtes pas malade !... Chacun pour soi, dans ce monde.

ÉDOUARD.
Que voulez-vous dire ?

SERVÈRES.
On disait bien que vous étiez pressé de parvenir... vous êtes le protégé de la tante et de la mère... La dot est assez ronde et...

ÉDOUARD, avec force.
Misérable !

SERVÈRES.
Doucement, jeune homme, ne nous emportons pas...

ÉDOUARD, se maîtrisant.
Soit !... mais tâchez de me comprendre ; ce n'est pas un rival qui vous parle en ce moment, c'est le soutien, le vengeur d'une généreuse femme... Je suis secouru qu'elle puisse attendre.

SERVÈRES.
Et vous venez en son nom me menacer d'un duel... par malheur, monsieur le secrétaire, je ne me laisse pas intimider... je ne me bats pas.

ÉDOUARD.
Plait-il ?

SERVÈRES.
La partie n'est pas égale... je suis riche, vous êtes pauvre ; vous n'avez pas de nom, je suis gentilhomme... Je ne me bats pas avec vous.

ÉDOUARD.
Oh ! je vous disais bien que vous étiez un lâche.

SERVÈRES.
Des injures !... sortez.

ÉDOUARD.
Pas encore. (Il va fermer la porte du fond.)

SERVÈRES.
Mais que voulez-vous donc ?

ÉDOUARD.
Vous allez le savoir... j'étais venu ici pour faire un appel à votre honneur... c'était bien ridicule, n'est-ce pas ?... et dans la cas où vous m'aurait repoussé, je voulais en effet vous proposer un duel... mais depuis que je vous ai entendu, je suis ravi que vous le refusiez ; car je trouve en effet que la partie n'est pas égale, et qu'un homme tel que vous n'est pas digne d'un combat loyal.

SERVÈRES.
Mais alors, que venez-vous donc faire ?

ÉDOUARD.
Reprendre ces lettres de gié ou de force.

SERVÈRES.
Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez.

ÉDOUARD, tirant un pistolet de sa poche.
Si vous ne me les remettez à l'instant, je vous brûle la cervelle !

SERVÈRES, reculant.
Malheureux !

ÉDOUARD.
Ah ! vous croyez qu'on peut impunément attaquer l'honneur d'une femme, briser l'existence d'une autre et qu'on en sera quitte pour dire ensuite à leur défenseur : je ne me bats pas !... non, non, Monsieur, la perfidie, la trahison, ce sont

vos armes... voici les miennes... et ne croyez pas qu'il s'agisse d'une vaine menace ; je ne tiens à rien dans le monde, moi, et je ne crains que pour ceux que j'aime ; ainsi ne bougez pas, et ne cherchez pas à fuir ; car, au moindre mouvement, je vous tue.

SERVÈRES.
Doucement !... Comment donc, jeune homme ?... c'est très-bien... recevez mon compliment... en fait d'intimidation, vous êtes mon maître.

ÉDOUARD.
Ne raillez pas, Monsieur ; j'ai la conscience de ce que je fais là... l'action que je commets, quelques nobles qu'en soit le but, est odieuse et révoltante, je le sais... mais j'ai juré de sauver, n'importe à quel prix, l'honneur et le vie de la noble femme que vous voulez perdre ; si donc il faut que j'un vienne à cette effreuse extrémité de vous tuer pour vous reprendre ces lettres, je me tuerai après ; c'est à vous, Monsieur, de m'épargner deux crimes.

SERVÈRES, à part.
Diable ! c'est sérieux !... personne ici près pour me venir en aide. Si je pouvais...

ÉDOUARD.
Finissons-en, Monsieur ; ces lettres... remettez-les-moi sur-le-champ ; car, sur Dieu et mon âme, je vous les demande pour la dernière fois.

SERVÈRES.
Un moment. (À part.) C'est un fou ; il le ferait comme il le dit ! Allons, désignons-nous... et puis, il me risse en retour. (Haut.) Vous jurez trop serré, jeune homme... pour que j'aie le droit de lutter contre vous... (Prenant le portefeuille et le présentant à Édouard.) Voici ces redoutables lettres... rendez-les à la comtesse de Saint-Renan... La suite de sa suite sera le prix de cette courageuse conduite.

ÉDOUARD, prenant le portefeuille.
Vous vous trompez, Monsieur, Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour moi-même que j'en suis venu là et si jamais j'étais un bonhomme, que j'aie à peine espéré, c'est par mon amour seul que je l'aurais mérité. Adieu, Monsieur.

SERVÈRES.
Non, non, restes, monsieur Édouard... Comment donc ? c'est à moi de vous céder la place... Ce pavillon, que vous occupez avant moi, je vous le rends... comme je vous rends tous les autres droits que j'ai eus de vous disputer.

ÉDOUARD.
Comment ?

SERVÈRES.
Quand je suis battu, j'ai pour principe de m'exécuter de bonne grâce... on est homme du monde où on ne l'est pas, que diable !... Je comprends ma position dans la famille... elle ne devient pas commode... aussi je recevrai demain une lettre pressante qui me rappellera à la Havane, et tout naturellement vous vous trouverez débarrassé de ma rivalité.

ÉDOUARD.
Quoi, Monsieur ?...

SERVÈRES.
Ma première démarche sera de suspendre l'emménagement (S'adressant à Édouard.) Soyez heureux, jeune homme... (Se tournant vers Édouard étonné.) Soyez heureux. (Il sort.)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, seul.

J'ai sauvé la comtesse ! quel bonheur de pouvoir lui rendre ces lettres ! quelle doit être son anxiété... hâtons-nous. (Il va pour sortir et s'arrête.) Mais comment lui dire que je suis son neveu ? je vais donc l'expliquer à regret devant moi... elle ? oh ! cela ne se peut. Mais quelle idée l'a eue, c'est cela, (Il prend le paquet de lettres dans le portefeuille et s'assied devant la table, après avoir remis le portefeuille dans sa poche. Il écrit.) Quelques lignes sans signature lui apprendront qu'un ami dévoué s'est rendu maître de ces lettres pour les lui rendre, et que désormais elle n'a plus rien à craindre... Ce paquet caché lui sera remis par un homme sûr... (Pendant ces derniers mots il a caché l'enveloppe de la lettre.) Quelqu'un ! ciel ! l'animal avec elle. (Il s'en va tranquillement le poignet de la table.)

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, L'AMIRAL, LA COMTESSE.

L'AMIRAL.

Comment ? personne pour annoncer ma visite ?... (Après-

(rent Édouard.) Tiens ! c'est vous, Édouard ? moi qui vous ai cherché dans toute l'habitation... vous êtes ici ?...

LA COMTESSE, à part.

Lui !

ÉDOUARD, trouble.

Oui, en effet, Monsieur... vous voyez...

L'AMIRAL.

Que faisiez-vous donc là ?

ÉDOUARD.

Je... j'étais venu... jusqu'ici en me promenant.

L'AMIRAL.

Tenez... comme ma femme, que j'ai rencontrée à quelque distance, et que j'ai amenée avec moi pour voir si rien ne manquait à notre hôte. Où est-il donc le chevalier ?

ÉDOUARD.

Je l'ignore... je... je ne l'ai pas vu...

L'AMIRAL.

Que diable avez-vous donc, mon cher ?... Je vous trouve un air tout singulier...

LA COMTESSE.

Mon ami, vous l'avez presque grondé...

L'AMIRAL.

C'est possible... j'étais si impatient de le voir pour lui annoncer la grande nouvelle.

ÉDOUARD.

Une nouvelle !

L'AMIRAL.

Oui, parbleu ! fort importante pour vous... monsieur l'ambassadeur... dévoré du désir de faire fortune !... C'est assés à nuire, du reste, quand les moyens sont honorables. Votre père m'a rendu autresfois de grands services, et il m'a même voulu que je tisse rien pour lui, l'année. C'était de l'orgueil tout pur. Je n'avais qu'un moyen d'en venir à bout, c'était de faire quelque chose pour son fils ; et moi, qui ne sollicite jamais, j'ai demandé au ministre votre nomination au poste d'intendant de la colonie.

Se peut-il ?

ÉDOUARD.

Eh j'ai reçu le brevet tout à l'heure avec mes dépêches.

L'AMIRAL.

ÉDOUARD.

Ah ! Monsieur, que de bonté ! et comment pourrai-je m'en rendre digne ?

L'AMIRAL.

Parbleu ! en continuant d'être ce que vous êtes, un bon sujet, appliqué, studieux, et surtout... en achevant mes mémoires.

LA COMTESSE.

Vous ne nous quitterez plus. (Bas.) Et bientôt peut-être un autre espoir vous sera permis.

ÉDOUARD.

O bonheur !

L'AMIRAL.

Enfin, voilà le chevalier.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SERVIERES, MATLOYS, NÈGRES, DOMESTIQUES.

SERVIERES, en dehors.

Arrivez tous, enluez la maison, fermez bien les issues.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce donc ? que se passe-t-il ? Est-ce que vous voulez me faire prisonnier, mon cher hôte ?

SERVIERES.

Ah ! c'est vous, amiral ? Dieu soit loué ! l'alibi vous envoie chercher... Pardonnez-moi... Ce n'est plus seulement un ami qui vous parle, c'est un habitant de la colonie qui demande justice et protection à son premier magistrat, au gouverneur.

LA COMTESSE, à part.

Que dit-il ?

L'AMIRAL.

Justice, protection ! expliquez-vous. Cette protection n'a jamais manqué à personne.

ÉDOUARD, à part.

Que signifie ?

L'AMIRAL.

Je vous écoute.

SERVIERES.

Il y a une demi-heure à peine, un vol a été commis chez moi.

L'AMIRAL.

Un vol !

ÉDOUARD, à part.

Le misérable ! il ose !...

L'AMIRAL.

On vous a volé ? Comment ? dans quelle circonstance ?

SERVIERES.

Après près de ma fenêtre, accablé par le chaleur du jour, je m'étais endormi. Un homme s'est introduit dans ma chambre et m'a soustrait un portefeuille contenant trente mille livres en bons au porteur.

ÉDOUARD.

« Quel abominable mensonge !

L'AMIRAL.

Que dites-vous, Édouard ? Qu'en savez-vous ?

ÉDOUARD.

Mais... ce crime me paraît tellement extraordinaire...

L'AMIRAL.

Il est certain, chevalier, que c'est le premier fait de ce genre dont je suis informé... Trente mille livres, dites-vous ? Mais c'est presque une fortune... Volé dans une maison qui m'appartient, où vous êtes servi par mes gens ? Morbleu ! vous ne pouvez rien, chevalier, c'est à moi de répondre de la somme. Mais, je l'espère, nous trouverons le coupable, et si vous pouvez le reconnaître...

SERVIERES.

Je le connais...

L'AMIRAL.

Eh bien, nommez-le ; que vous antéte ?...

SERVIERES.

La crainte seule de vous offenser.

L'AMIRAL.

Ce coupable m'intéresse donc ?...

SERVIERES.

Que trop... vous, et Madame la comtesse.

L'AMIRAL.

Il n'y a pas d'intérêt que tienne. Je suis magistrat ici, et jamais je n'ai eu de pitié pour les criminels. Parlez, quel est-il ?

SERVIERES, se levant.

Le voilà.

ÉDOUARD.

Moi !

L'AMIRAL.

Édouard !

LA COMTESSE.

C'est impossible, Monsieur.

SERVIERES.

Je dirais comme vous, Madame, et je démentirais le témoignage de mes propres yeux, si tout le monde ici ne l'avait vu s'introduire par l'escalier dérobé. Demandez... (Tous les assistants font un signe d'assentiment.)

L'AMIRAL.

Qu'est-ce que cela prouve, après tout ? qu'Édouard est venu ici ? Il y est encore, je n'en suis étonné moi-même ; mais il nous expliquera sa présence... (À Édouard.) Voyons, qu'êtes-vous venu faire chez Serviers ?

ÉDOUARD.

Je ne puis vous le dire.

L'AMIRAL.

C'est étrange !... Vous êtes pâle, troublé, je l'ai remarqué... Pourquoi ?... Eh ! parlez donc ?... Dites donc à cet homme qu'il en a menti... ou je crains qu'une affreuse tentation ne vous entraîne...

ÉDOUARD.

Ah ! Monsieur !...

LA COMTESSE.

Ah ! pouvez-vous le supposer ?... (À Édouard.) Parlez, Édouard, expliquez-vous... c'est moi qui vous ai pris.

ÉDOUARD.

Vous, Madame ?...

LA COMTESSE.

Oui... moi... (Bas.) Et elle aussi.

ÉDOUARD.

Ah ! je ne le puis, vous dis-je.

Ah!

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, si monsieur Éliouard est innocent, il est un moyen bien simple de le prouver; ces valeurs, s'il les a, doivent être encore sur lui... Qu'il permette seulement qu'on s'en assure. Je m'en rapporte à cette épée.

ÉLIHARD, à part.

Ah! je comprends... c'est aux lettres qu'il en veut, pour perdre la comtesse.

L'AMIRAL.

Eh quoi! fouiller ce jeune homme?

SERVÉRES, à l'amiral.

Vous êtes magistrat, vous ne pourriez refuser ma demande.

ÉLIHARD, à part.

Grand Dieu! on va trouver les lettres! (Haut.) Monsieur le comte, épargnez-moi cette humiliation.

L'AMIRAL.

Je n'en ai pas le droit, et je m'oppose de votre résistance. (Il lui enlève son chapeau.)

ÉLIHARD.

Eh bien donc, puisqu'il le faut... (Tirant le portefeuille de sa poche.) Voici le portefeuille.

TOUS.

Ah!

ÉLIHARD.

Il est vide! (Il le remet à l'amiral.) Et quant aux trente mille livres...

L'AMIRAL, ouvrant le portefeuille.

Les voilà!

ÉLIHARD.

Juste ciel! il était vrai!

LA COMTESSE.

Éliouard!

L'AMIRAL.

Malheureux!... Monsieur Éliouard Van Broust! Je m'assure de votre personne.

ACTE IV.

Un salon du château de Saint-Renan, porte au fond, portes latérales, des bougies sur la table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, CLOTILDE.

CLOTILDE, dévot à la porte du cabinet de l'amiral, à droite. La comtesse entre toute pensée; arrivée au milieu du théâtre, elle aperçoit Clotilde.

LA COMTESSE.

Clotilde!

CLOTILDE, effrayée.

Ma tante?...

LA COMTESSE.

Que fais-tu là?

CLOTILDE.

Pardon... ma tante... Je voulais savoir si monsieur Éliouard était encore dans le cabinet de mon oncle.

LA COMTESSE.

Non, mon enfant, il a été conduit dans le petit pavillon.

CLOTILDE.

Prisonnier?

LA COMTESSE.

Oui, prisonnier! et ton oncle, quand il le voudrait malintendant, ne pourrait le soustraire à ses juges.

CLOTILDE.

Mais il n'est pas coupable, ma tante, il ne peut pas l'être...

LA COMTESSE.

Dieu le veuille, mon enfant! oui, Dieu veuille qu'il puisse prouver son innocence!

CLOTILDE.

Tu en doutes?

LA COMTESSE.

Ah! je m'y perds! car depuis ce moment fatal, je n'ai pas d'autres pensées; il y a des instants où je dis comme toi, qu'il est impossible qu'Éliouard, ce jeune homme si noble, si loyal, ait eu même l'idée d'une action si honteuse!

CLOTILDE.

Oh non!... jamais! jamais!

LA COMTESSE.

Mais, hélas! quand je songe à son trouble... à ses paroles vagues... incohérentes... au moment même où il avait sur lui les valeurs soustraites...

CLOTILDE.

Ah! ne prononce pas ce mot-là...

LA COMTESSE.

Pauvre enfant! si tu avais été là, tu aurais vu comme moi son embarras devant ton oncle, comme moi, tu aurais entendu ses aveux, ses aveux mêlés pourtant de tant de fierté et de résignation!

CLOTILDE.

Ah! j'aurais vu, j'aurais entendu, que mon cœur se révolterait encore et rejetterait ces témoignages... il en est un plus sûr, c'est son âme si généreuse... Il détestait M. de Servières, et moi aussi, j'en ai compris que dans sa colère, il l'eût altéré... mais le voler basement, lâchement! non, ma tante, non... ça là encore, l'ouïs-je vu de mes propres yeux... je dirais toujours moi, mes yeux n'ont trompés, ce n'est pas lui, ce ne peut être lui!

LA COMTESSE, s'embrassant avec effusion.

Chère enfant!...

SCÈNE II.

LES MÉMES, L'AMIRAL, puis KERCADÉC.

L'AMIRAL.

Ah! vous voilà, Madame? Et vous aussi, Mademoiselle? encore des pièces? pour lui? en voilà assez; il ne les mérite pas. Kercadec!... Kercadec!

KERCADÉC, courtois.

Amiral?...

L'AMIRAL.

Donne-moi la réponse.

KERCADÉC.

Quelle réponse?

L'AMIRAL.

Comment? quelle réponse? Eh bien, celle des magistrats de la colonie... quand la me regardes, là, comme un imbécile...

KERCADÉC.

Je ne vous regarde pas du tout comme ça, amiral... je ne me permettrai pas...

L'AMIRAL.

Voyons... Ne t'ai-je pas remis une lettre?

KERCADÉC.

Oui, amiral.

L'AMIRAL.

Pour inviter le procureur de Saint-Pierre à venir prendre ici le prisonnier!

CLOTILDE, à part.

Déjà!

L'AMIRAL.

Eh bien, cette lettre?

KERCADÉC.

La voilà, mon amiral.

L'AMIRAL.

Comment, la voilà?

KERCADÉC.

Où elle n'est pas perdue, allez.

L'AMIRAL.

Malheureux! tu ne l'as donc pas lue?

KERCADÉC.

Excusez, amiral, vous m'avez dit de seller un cheval.

L'AMIRAL.

Eh bien?

KERCADÉC.

Eh bien, je l'ai fait seller par mon nègre... il n'y a mis qu'un quart d'heure... oui! l'amiral est prêt... mais...

L'AMIRAL.

Mais quoi?

KERCADÉC.

Je ne sais pas monter dessous...

L'AMIRAL.

Eh bien; va à pied, drôle.

KERCADÉC.

A pied?

L'AMIRAL.

Tout de suite.

Quelle courset... c'était bien la peine de seller un cheval !
LA COMTESSE, les à Kercader.
Ne te presse pas.

Ah ! ça me va mieux.

ELI BIEN ?

J'y vais... amiral... J'y vais... (A la comtesse.) Je vous obéirai, Madame, (il sort.)

L'homme qu'on a envoyé à la recherche de Van Broust, est-il revenu ?

Pas encore.

Pauvre vieux matelot... quel sera son chagrin en apprenant... Eh sacrédi, moi aussi, ça me navre le cœur.

Mon amiral, voici le contre-maître Van Broust !

Enfin !... qu'il entre... et vous, Madame, laissez-nous.

Ah !... mon ami ! (La comtesse et Clotilde se retirent en jetant un regard de considération sur Van Broust.)

SCÈNE III.

L'AMIRAL, VAN BROUST.

Qu's donc madame la comtesse ? Je la trouve encore plus triste qu'à l'ordinaire.

« Possible.

Et vous-même, amiral, vous me semblez encore plus mal monté qu'à l'ordi....

Possible.

Je comprends... il y aura eu de l'orage... et le tonnerre gronde encore.

Pauvre diable ! et je sais comment lui tourner ça !

Essen que vous m'en voulez de vous avoir fait attendre ? Ah ! dame, voyez vous, quand une fois je suis sur le port !... enfin, me voilà... présent à l'ordre, mon amiral.

Personne ici ne t'a rien dit encore ?

Qu'est-ce que vous voulez qu'on me dise ?... Il y a donc quelque chose qui me regarde ?

Oui. Viens ici, mon vieux, mon brave camarade.

Amiral, vous me dites des douceurs, vous avez une nouvelle à m'apprendre... Pourvu que ça n'ait pas rapport à l'enfant...

Justement, il s'agit de ton fils.

Hein ?... Ah ! diable ! je vois ce que c'est... vous savez tout et vous êtes furtieux...

Comment ? toi aussi, tu saurais déjà...

Mou Dieu, oui... son secret lui a délavé... je lui ai fait une sermonette... mais que voulez-vous ? c'est un peu vite fait aussi.

Ma faute ?

Joli garçon, et jolie fille... on les laisse ensemble... et quand que t'es le cœur est barbonné... il devait y prendre garde, c'est vrai ; que diable, ce n'est pas ici une amoureuxse ordinaire, la mère de son amiral !

Pall-il ? qu'est-ce qu'il me conio là ?

Oh ! c'est que le marin Van Broust ne badine pas avec l'honneur... Il l'a prouvé ; écoutez, amiral, je l'emmènerai pendant quelque temps, et qui sait, le bon Dieu aidant, il pourra se distinguer, faire fortune, devenir digne d'elle !...

Eh ! malheureux, que m'apprends-tu là !... et dans quel mouvent ! lui ! amoureux de ma niece ! mais je l'ignorerai !...

Vous l'ignoriez ! Eh bien, alors, qu'avez-vous donc et que c'est-il passé ? Ah ! mon Dieu ! lui serait-il arrivé malheur ? Si c'est vrai, dites-le tout de suite... lancez la bombe tout d'un coup... voyons... s'est-il cassé un bras ? une jambe ?... pis encore peut-être ? serait-il mort ?

Eh sacrédi ! il vaudrait mieux qu'il le fût !

Vous me faites peur... moi qui ne tremble jamais... tenez... Il vaudrait mieux qu'il fût mort, dites-vous ?... Qu'est-ce qui s'est donc passé ici ? c'est donc quelque chose d'épouvantable ?

Oui, tu l'as dit... d'épouvantable !... car ton fils, mon pauvre Van Broust, soit que l'ambition, la manie de s'enrichir, ou cet amour dont tu parlais lui ait tourné la tête, ou tout cela ensemble, ton Edouard a commis une action honteuse.

Lui !

Un crime... le plus lâche de tous... un... un vol...

Hein ? vous dites ?

Je dis que ton fils a volé un portefeuille contenant trente mille livres.

Ça n'est pas vrai.

Le doute n'est plus permis, Van Broust !... on a trouvé sur lui la somme volée...

Je vous dis que ça n'est pas vrai.

Mais j'étais là, morbleu, et je l'ai vu.

On vous a fait croire que vous le croyiez ; vous n'avez pas déjà de si bons yeux.

Mais sacrédi, je le répète que j'étais là, quand le misérable a volé le vol.

Qu'il ?

Ton fils.

Il ne l'a pas volé.

Oh ! c'est à se manger les poings... (A voix basse.) et si je le disais ce que personne ne sait !... c'est qu'il était armé pour le crime...

Armé ?

Un de mes gens a trouvé sur le chemin qui conduit chez la personne volée un pistolet qu'il avait jeté en fuyant, et que j'ai bien reconnu... il est là, dans ce secrétaire... encore chargé... m'en croiras-tu maintenant !

C'est faux.

Malheureux, tu donnes un démenti à ton amiral !

Il n'y a pas d'amiral qui tienne !... faites-moi arrêter, jeter à fond de cale, pendre à la grappe verte, vous en avez le droit ; mais ceint qui appèlerait mon fils misérable voleur en ma présence, amiral, toi, ou l'imposante qui, je lui dirai qu'il en a menti.

L'AMIRAL, INTENDANT DE COLONNE.

Ah!... Il est heureux pour toi que je me souviene de tes services, et surtout que je comprenne ce que tu dois souffrir en ce moment.

VAN BROUST.

Non, amiral, non, vous ne pouvez pas le comprendre!...

L'AMIRAL.

Crois-tu donc que je sois une barre de fer, et qu'il n'y ait pas du tout de cœur là-dessous? eh bien, tu te trompes... Je l'aime, mon garçon... et souvent je me suis surpris à désirer un fils qui lui ressemblât.

VAN BROUST.

Vous n'êtes pas dégoûté.

L'AMIRAL.

J'ai fait pour lui ce que je n'ai jamais fait pour moi... j'ai sollicité... et quod j'ai reçu l'avis de sa nomination comme intendant de la colonne, j'en ai éprouvé plus de satisfaction que si le roi m'avait nommé grand amiral de France.

VAN BROUST.

Pas possible!... mon Edouard, intendant de la colonne!

L'AMIRAL.

Eh! c'est au moment où je lançais cette nouvelle... c'est quand j'avais la carrière à mon amiral, c'est alors que le malheureux brisai lui-même son avenir, et couvrait son vieux père et lui d'un ocre éternel, par une action qui peut le conduire aux galères!

VAN BROUST.

Assez, amiral, assez... voilà que vous recommencez à m'effrayer... et je n'ai plus le courage de vous démentir... ce que j'éprouvais tout à l'heure, ce n'était pas de la douleur... non... c'était de la rage... car vous riez aussi, vous... et je vous connais, quand vous avez la tête baissée, vous ne savez pas toujours ce que vous dites... mais, maintenant que vous venez de me parler avec tendresse... et quand je vous que, tout bonnement, vous aimez aussi, mon garçon... et que vous allez être pour lui... enfin... des choses qui prouvent que... maintenant je dis... je dis qu'il faut que vous soyez d'instinctement convaincu du fait... pour que... pour que vous l'appeliez respectable... (Ses larmes le saisissent.) l'ardent... amiral... ne faites pas attention, c'est malgré moi...

L'AMIRAL.

Eh! mille tonnerres! il n'y a pas de honte à ça... puisque moi-même, si c'était possible qu'un amiral... mais, non, morbleu! il ne le mérite pas.

VAN BROUST.

C'est ce qu'il faut savoir... et je le saurai... je dis encore que ça ne peut pas être... Il y a quelque chose là-dessous et je trux en avoir le cœur net. (Il prend son chapeau et se dirige vers la porte.)

L'AMIRAL.

Où vas-tu?

VAN BROUST.

Je veux le voir; il faut qu'il me dise la vérité... et il me la dira... où est-il, amiral?

L'AMIRAL.

Enfermé dans la chambre du pavillon en attendant qu'on le conduise à la prison du fort.

VAN BROUST.

Lui! mon Edouard! le conduire en prison?

L'AMIRAL.

Demain, dans la matinée... à moins que d'ici là, il ne parvienne à prouver son innocence.

VAN BROUST, après un moment de silence, et solennellement.

On n'aura pas la peine de le conduire en prison, amiral.

L'AMIRAL.

Pourquoi?

VAN BROUST.

Parce que, comme vous venez de le dire: innocent... il sera libre.

L'AMIRAL.

Eh... coupable?

VAN BROUST.

Mort!

L'AMIRAL.

Je te comprends... à ta place, j'en ferais autant... reste ici; je vais te l'envoyer. (L'armement pour sortir. Arrivé à la porte, il s'arrête, revient sur ses pas, et remet une clef à Van Broust.)

VAN BROUST.

Qu'est-ce que c'est que ça, amiral?

L'AMIRAL.

La clef de mon secrétaire... tu y trouveras ce qu'il te faut. (Il sort.)

SCÈNE IV.

VAN BROUST, allant au secrétaire.

Où... là... ce pistolet dont s'était armé... (Ouvrant la valise...) ah! mon Dieu!... il faut donc croire... eh bien, que dis-tu l'amiral? qu'il se tuerait sans sourciller... et moi aussi, je l'ai dit... et je le ferai... oui... j'aurai ce courage-là... il le faut... mais ma main tremblera peut-être... car je ne peux pas oublier que pendant vingt ans, cet enfant-là a été ma joie et mon orgueil... et Dieu sait si j'ai accompli le vœu que j'avais fait de ne vivre que pour lui... n'importe... tu feras ton devoir, Van Broust... s'il ne peut se justifier de cette abominable action, tu l'armes à l'infamie... c'est le dernier sacrifice que tu lui dois... après quoi, tu pourras aller mourir où le ciel voudra... le voilà... vrai Dieu! du cœur Van Broust!

SCÈNE V.

VAN BROUST, ÉDOUARD.

(Édouard est conduit par deux hommes qui restent en dehors. La portière refermée.)

ÉDOUARD.

Ah! te voilà, père!... Dieu soit loué!... j'avais besoin de te voir! mais pourquoi cet air sombre?

VAN BROUST.

Pourquoi? tu ne le devines pas?... je viens de voir l'amiral.

ÉDOUARD.

Je m'en doutais.

VAN BROUST.

Et tu te doutais aussi de ce qu'il a pu me dire?

ÉDOUARD.

Qu'on a trouvé sur moi un portefeuille contenant trente mille livres.

VAN BROUST.

Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

C'est vrai, père...

VAN BROUST, levant le pistolet.

Milleheures! j'ai vu que cette arme que j'ai tiens là est celle que tu portais toi-même... car tu étais armé?

ÉDOUARD.

Oui, père.

VAN BROUST.

Ah!... que Dieu me pardonne... car tu l'avoues... tu avoues avoir volé.

ÉDOUARD.

Non... car cela n'est pas.

VAN BROUST.

Cela n'est pas!

ÉDOUARD.

Ah!... vous l'avez cru aussi!

VAN BROUST.

Non... non... Tiens, Edouard, approche... peux-tu me regarder en face, et me toucher la main, en disant... sans trembler... ce que tu viens de me dire? Père... je n'ai pas vu ces trente mille livres... le peux-tu?

ÉDOUARD.

Oui, père... par la mémoire de ma pauvre mère, qui est au ciel... je te le jure, je suis innocent.

VAN BROUST, jetant dans de lui le pistolet.

Ah!... mon enfant, mon Edouard!... me pardonnes-tu, dis, me pardonnes-tu?

ÉDOUARD.

Mon père! (Il s'embrasse.)

VAN BROUST.

Ah! ça soulage!... quel lest j'ai de moins sur la poitrine!

ÉDOUARD.

Pauvre père!

VAN BROUST.

Mais comment diable se fait-il que tu aies l'objet sur toi, sans l'avoir pris?

ÉDOUARD.

Je te le dirai, père, si tu veux me faire un serment.

VAN BROUST.

Un serment!

ÉDOUARD.
Je sais qu'une parole donnée, c'est une religion pour toi.
VAN BROUST.
Oh! quant à ça... un vœu fait par le père Van Broust, ça dure autant que lui... je l'ai prouvé.

ÉDOUARD.
Eh bien, père, jure-moi de ne jamais trahir ni le secret, ni le dépôt que je vais te confier...

VAN BROUST.
Hein! qu'est-ce que tu me demandes là?...
ÉDOUARD.

Tu hésites?...
VAN BROUST.

C'est que... jurer... comme ça, d'avance, sans savoir?...
ÉDOUARD.

Tu veux donc que je garde mon secret? sors je te quitte.
VAN BROUST.

Non... dis-moi tout... et je te jure, par tous les saints du calendrier, par tous les patrons du marin, que ça sera comme si je ne savais rien.
ÉDOUARD.

Merci, père... merci... toi seul, tu sauras la vérité. Cet homme, le chevalier de Servières, mon rival, celui qui est venu pour épouser mademoiselle Clotilde, avait en sa possession des lettres écrites par... une noble et généreuse femme, et il l'avait menacée de s'en servir pour la perdre.

VAN BROUST.
Mais c'est un flibustier que ce coquin-là!
ÉDOUARD.

J'ai voulu les avoir, ces lettres, et il me les a remises, mais le portefeuille qui les contenait, renfermait aussi trente mille livres de valeurs...

VAN BROUST.
Et tu ne l'en doutais pas? et pourtant la misérable t'a dénoncé comme voleur?... Voilà le mot de la chose... Quel bonheur! te voilà sauvé, garçon... il ne t'aurait plus que d'aller dire ça à tout le monde et de le crier bien haut... partout, et quand je devrais prendre mon porte-voix...

ÉDOUARD.
Mon père!...

VAN BROUST.
Que je suis bête! je n'ai pas besoin de m'en mêler, ça ira tout seul... les magistrats ont les pièces entre les mains!

ÉDOUARD.
Non, mon père, ces lettres, je les ai là...

VAN BROUST.
Comment?

ÉDOUARD.
Une fois saisie des valeurs qu'elle cherchait, la justice n'a pas supposé que je puisse avoir d'autres papiers, mais d'un instant à l'autre on peut m'emmener en prison, et les recherches alors seront plus rigoureuses... Voici ces lettres... (il tire un paquet de sa poche.) garde-les-moi, père, je t'en prie, jusqu'à ce que je puisse les rendre à celle à qui elles appartiennent; surtout ne les montre à personne, et plutôt que de t'en dessaisir, détruis-les, s'il le faut.

VAN BROUST, tenant le paquet entre ses mains.

Les garder?... les détruire?... sans les montrer... sans expliquer...

ÉDOUARD.
Mon père, tu as juré...

VAN BROUST.
J'ai juré! j'ai juré!... c'est vrai... mais que diable, un moment... je ne savais pas... écoule, garçon, tout ça est bel et bon; mais si là-bas, devant le juge, le gredin manille son dire, comment prouveras-tu qu'il a menti?

ÉDOUARD.
Forcé de prêter serment devant la justice, il n'osera pas, en ma présence...

VAN BROUST.
Il se gênera!... un serment pour ces gens-là, ce n'est pas sacré comme...

ÉDOUARD.
Comme pour toi, père.

VAN BROUST.
Oui!... j'ai... diable de serment! mais il s'agit de ton honneur, garçon, et ça vaut bien la peine qu'on le défende.

ÉDOUARD.
Non... au prix de l'honneur d'une autre, et de ses jours peut-être.

VAN BROUST.
Ah ça, tu l'aimes donc bien, cette femme?

ÉDOUARD.
Je l'aime... et l'honneur au point de lui sacrifier ma vie... oui, vous le savez, c'est la perle, s'il n'y avait pas d'autre moyen d'éviter une explication, je me tairais, oui, père, je me tairais... Oh! c'est que je tiens de toi, j'ai une parole aussi... je vois maintenant si je peux te rendre la tienne.

VAN BROUST.
Soit... je ne t'en porterai plus... Heureusement il me vient un autre projet; sois tranquille.

ÉDOUARD.
Je le sais. Adieu, père.

VAN BROUST.
Tu me quittes déjà?

ÉDOUARD.
L'amiral peut venir, et je ne voudrais pas me trouver avec lui; je ne saurais que répondre aux questions qu'il me fera quand pas de m'adresser... ainsi au revoir, père... et bon espoir!

VAN BROUST.
Oui, garçon; car la vie d'ici-bas, vois-tu, c'est souvent comme une tempête... démentie, roulée par les vagues, on est tout près de couler bas... Eh bien, on lutte encore, on fait sa prière, une église se lève, et l'on est sauvé! Adieu. (Il s'embrasse. — Édouard sort.)

SCÈNE VI.

VAN BROUST, seul.

Brave et digne garçon! dire qu'il se laisserait déshonorer, parce qu'il a trop d'honneur!... et moi aussi! sans ce respect inhérent que j'ai malgré moi pour une parole donnée... enrichie plutôt... enfin, n'importe... le secret est amarré là (Monstrant sa poitrine.) et rien ne pourra l'en détacher...

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, L'AMIRAL, VAN BROUST.

L'AMIRAL.
Eh bien, tu l'as vu, et tu l'as laissé retourner au pavillon?

VAN BROUST.
Oui, mon amiral.

L'AMIRAL.
Tu as donc obtenu des explications satisfaisantes?

VAN BROUST.
Mieux que ça, amiral, des preuves de son innocence!...

LA COMTESSE.
Se peut-il?

VAN BROUST.
Oh! mais des preuves!...

L'AMIRAL.
Voyons cela... je suis curieux de les connaître.

VAN BROUST.
Pardonnez-moi, ça ne se peut pas, j'en suis bien sûr, mon amiral, mais c'est sacré, voyez-vous, je ne peux rien dire ni rien montrer...

L'AMIRAL.
Pourquoi donc?

VAN BROUST.
Parce que j'ai promis de garder ça pour moi.

LA COMTESSE.
O ciel!

L'AMIRAL.
Eh bien, la belle avance! mais tu es fou, est-ce que tu crois que la justice va se contenter de ta parole?

VAN BROUST.
Eh non, par tous les diables! mais j'ai un autre moyen d'arranger les choses... un fameux! et je vais m'y mettre...

L'AMIRAL.
Et quel est ce moyen?

VAN BROUST.
C'est d'aller trouver l'infâme gueux, et de l'étrangler, s'il ne se rétracte pas.

L'AMIRAL.

Comment ? quoi ? de qui veux-tu parler, et qui appelles-tu l'infâme gueux ?

VAN BROUET.

Eh bien... votre chevalier de Serrières, donc !

L'AMIRAL.

D'abord je te défends de traiter ainsi un gentilhomme qui est mon ami.

VAN BROUET.

Votre ami ou non, c'est un gueux.

L'AMIRAL.

Ah !

VAN BROUET, d'instinct.

Où, et si vous saviez comme moi tout ce qu'il a fait, vous ne l'appellerez pas votre ami !

L'AMIRAL.

Tu sais !... tu sais ! tu ne sais rien du tout.

VAN BROUET, d'instinct de plus en plus.

Suffit ! suffit ! j'en sais long sur ce misérable, allez.

L'AMIRAL.

Parbleu ! on te fait croire, à toi, tout ce que l'on veut.

VAN BROUET, de même.

Et à vous donc !... vous qui prenez parti pour un misérable brigand !

L'AMIRAL, en colère.

Il n'y a de misérable et de brigand que celui qui vole l'argent des autres pour s'enrichir.

VAN BROUET, bon de loi.

Et celui qui fléche la correspondance d'une pauvre femme et qui veut s'en servir pour la perdre... bien ? comment l'appellez-vous celui-là ?

LA COMTESSE, à part.

Qu'entends-je, mon Dieu !

L'AMIRAL.

Comment ? qu'est-ce qui a fait cela ?

VAN BROUET, de même.

Peuh ! votre chevalier ! mais celui qui sauve l'honneur de la malheureuse femme, en forçant le gendin à lui rendre les lettres, est-ce un infâme, lui ? et n'y a-t-il pas l'appeler voleur, parce que dans le même portefeuille le traître avait glissé de l'argent, qu'il avait peut-être flibusté comme les lettres ?

L'AMIRAL.

Ah bah !

LA COMTESSE, à part.

Quoi !... c'était pour moi... pour moi !

L'AMIRAL.

Ah ça, je t'écoute !... c'est toute une histoire que tu inventes là.

VAN BROUET.

Elle est vraie !... elle est vraie !... j'en ai les preuves.

L'AMIRAL.

Ces lettres, tu les as ?

VAN BROUET.

Où.

L'AMIRAL.

Voyons...

VAN BROUET.

Oh ! non... non... et mon secret !... j'ai promis...

L'AMIRAL.

Mais puisque tu viens de tout dire !...

VAN BROUET.

Moi, j'ai dit !... eh ! c'est vrai, par les mille diables ! aussi, au fait, c'est votre faute, amiral, vous m'avez toujours, vous le traître de voleur, d'infâme, ce brave garçon !... Moi, je ne peux pas entendre ça de sang froid... ma tête se monte... et alors... je parle... je parle... tant pis ! je vous mets ça sur la conscience.

L'AMIRAL.

Soit... mais puisque tu as commencé, achève et montre nous ces lettres.

VAN BROUET.

Quant à ça, non, mon amiral, non ! c'est tout ce qui me reste de mon secret, et je le défendrai, n'importe, comme un dépôt confié à mon honneur.

L'AMIRAL.

Honneur s'entend !

VAN BROUET.

Possible ; mais le garçon aurait le droit de me moudre, si j'étais assez lâche pour compromettre une femme, quand il risque sa vie, lui, pour la sauver.

LA COMTESSE, à part.

Noble cœur !

L'AMIRAL.

Ah ça, raisonnons un peu.

VAN BROUET.

Non, tenez, amiral, ne raisonnons pas... vous savez si bien m'embarrailler... Je ne raisonne pas, moi, je dis oui, ou non... Eh bien ! c'est non...

L'AMIRAL.

Eh ! morbleu, et toi ne t'en rapportes pas à moi, demande à la comtesse, que tu as l'habitude d'écouter comme un oracle, elle te dira si j'ai raison... Voyons, Madame, parlez.

LA COMTESSE, avec effort.

Où, monsieur Van Brouet... où... vous devez écouter monsieur le comte... et la personne qui a écrit ces lettres... quelle que soit la faute... ou le malheur... qu'elle puisse révéler... si cette personne a conservé... quelque sentiment d'honneur... elle n'acceptera pas... elle ne peut pas accepter le sacrifice héroïque de votre fils, quand cette révélation devrait lui coûter le repos... la vie même... Alors, monsieur Van Brouet, suivez les conseils... de monsieur le comte. Donnez... donnez ces lettres...

L'AMIRAL, à Van Brouet.

Tu vois.

VAN BROUET.

Mais foi, madame la comtesse, puisque c'est aussi votre avis. (Il tire le paquet de lettres de sa poche.)

LA COMTESSE, à part, en se penchant sur son buston.

A présent, mon Dieu, prenez garde à moi !

VAN BROUET, remarquant son trouble, à part.

Hein ?... qu'est-ce qu'elle a donc !... Cette pâleur... elle va se trouver mal... (La comtesse les fait signe de se taire.) Ah ! je comprends... pauvre malicieuse que j'étais !...

L'AMIRAL.

Eh bien, voyons, te decides-tu enfin ?

VAN BROUET.

Je suis tout décidé, mon amiral.

L'AMIRAL, tendant la main.

A la bonne heure.

VAN BROUET, regardant les lettres.

Décidé à te lire ma parole.

L'AMIRAL.

Ah ! tu recommences... Eh bien, moi, ton amiral et ton gouverneur, je t'ordonne de me remettre ces papiers... sinon je t'y ferai contraindre par la force.

VAN BROUET.

Ah ! c'est comme ça ? Eh bien, qu'on vienne les chercher là. (Il les brûle à la bougie.)

LA COMTESSE.

Ab !

L'AMIRAL.

Que fais-tu, malheureux ?

VAN BROUET.

Ce que j'ai promis... Je les ôterais plutôt que de les livrer.

L'AMIRAL.

Ah !... tu me braves ?... eh !... toi aussi... tu te ligues avec les autres pour me tromper ?... car il y a dans tout ceci un mystère... un complot, que je sens, et que je veux découvrir ! Qu'est-ce que c'est que cette aventure ? quel est le nom de cette femme ?... Comment, Edouard, qui ne connaît pas Serrières, j'ai dit si qu'il était possesseur de ces lettres ? Ah ! j'éluciderai... je veux voir le chevalier... oui, lui seul peut m'apprendre... et malheur à ceux qui m'aurait joué !... (Il sort.)

SCÈNE VIII.

VAN BROUET, LA COMTESSE.

VAN BROUET.

Rassurez-vous, madame la comtesse, ce coquin de Serrières se gardera bien d'avouer son infâme, c'est sur Edouard qu'il veut se venger, et non pas sur vous ; et en expliquant la chose, il prouvera sa vengeance.

LA COMTESSE.

Et quand même il se tairait, puis-je garder le silence, moi,

et laisser planer un soupçon odieux sur votre noble et généreux enfant?... Non, non, Van Broust, je pardonne, je disai tout...

VAN BROUST.

Mais que deviendrez-vous, Madame? Si une fois la bombe éclate, je le sais bien aussi, si lui qui raisonne si bien pour les autres, il n'aura pas plus de raison qu'un furieux! Je ne vous demande pas ce que c'est que ces lettres, mais il en sera cent fois plus qu'il n'y en a, quelque dans mon opinion, à tout, une femme comme vous ne puisse pas être coupable!

LA COMTESSE.

Non, Van Broust, non, je le jure, je n'ai jamais trahi mes devoirs d'épouse... Mi faute, ma seule faute est d'avoir accepté sa main, quand je ne pouvais plus appartenir qu'au souvenir de celui qui n'est plus!

VAN BROUST.

Que me dites-vous là?

LA COMTESSE.

Où! celui-là, Van Broust, était un homme d'honneur... quand il sut que la larme ne pouvait plus être rachée, il s'occupa du moyen de la réparer... hélas! Dieu ne le permit pas... La veille du jour où il devait partir pour aller rejoindre mon père, il mourut assassiné au milieu des rochers qui conduisent de Lorient à Vanoez.

VAN BROUST.

Assassiné dans les rochers de Vanneuil à quelle époque, Madame? vous devez savoir le jour?

LA COMTESSE.

Oui, car depuis vingt ans, cette date fatale me poursuit sans cesse.

VAN BROUST.

N'était-ce pas le 20 octobre 1757?

LA COMTESSE.

Vous le savez?

VAN BROUST.

Le nom, Madame, le nom de ce malheureux jeune homme?

LA COMTESSE.

Le comte Léon d'Esgrigny.

VAN BROUST.

Léon d'Esgrigny? juste ciel!

LA COMTESSE.

Vous l'auriez connu?... où? comment? dans quelles circonstances?

VAN BROUST.

Hélas! Madame, je ne l'ai vu qu'un moment où il venait d'être frappé par un lâche assassin... C'est dans mes bras qu'il rendit le dernier soupir.

LA COMTESSE.

Ah! Van Broust!

VAN BROUST.

J'errais fugitif au milieu des rochers, quand je passai dans l'endroit où un malheureux jeune homme venait de tomber, frappé de plusieurs coups de poignard.

LA COMTESSE.

Pauvre Léon!

VAN BROUST.

Au bruit que je fis, le meurtrier s'enfuit... Je voulus transporter le blessé à la ville, où risque d'être arrêté du nouveau. C'est inutile, pourrira-t-il d'une voix faible... je mourrais en route... Il avait raison... car le sang s'est échappé à flots de sa blessure... Écoutez-moi, ajoutez-lui... et promettez-moi d'accomplir mon dernier vœu... Je le promets... Alors il m'appela... ce que vous ignorez sans doute, madame, qu'il venait d'être volé d'une somme de 200.000 livres, qu'il portait sur lui et qu'il destinait à son fils... au vôtre.

LA COMTESSE.

Mon fils!...

VAN BROUST.

Oui, avant de s'embarquer, il voulait assurer le sort de cet enfant; il s'était fait accompagner d'un misérable à qui il avait confié ce projet, et ce fut cet infâme qui lui plongea un poignard dans le cœur.

LA COMTESSE.

L'infortuné!... Ainsi son généreux dessein a causé sa perte, ainsi sauver son pauvre enfant est de la misère et de la mort.

VAN BROUST.

Que dites-vous, madame?... Votre fils...

LA COMTESSE.

A péri, Van Broust, noté d'un des fils avec la malheureuse femme à qui d'Esgrigny l'avait confié!

VAN BROUST.

Ah! pauvre mère! qui vous a dit cela?

LA COMTESSE.

Une parente qui, pendant ma longue maladie... car le désespoir m'avait rendue folle, et cessa de faire des recherches pour découvrir mon enfant... Elle apprit enfin qu'une femme de pêcheur, s'étant enfoncée sur le bord de la mer, et tenant mon enfant dans ses bras, avait été surprise par la crue des eaux qui l'avaient engloutie avec la pauvre créature.

VAN BROUST.

On vous a trompée, madame... Qu'un pareil malheur soit arrivé ou non, ce n'est pas votre fils qui a péri.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas lui... dites-vous?... Mais vous savez donc ce qu'il est devenu?

VAN BROUST.

Si je le sais!... Oui, madame, oui, je le sais... Mais vous... vous... n'en avez-vous aucun soupçon?...!

LA COMTESSE.

Il existe!...

VAN BROUST.

J'en ai fait un vœu secret, j'avais juré au comte d'élever son fils.

LA COMTESSE.

Vous... vous... mais alors, c'est donc?... ô mon Dieu!... Édouard?

VAN BROUST.

Oui, madame, oui, Édouard est votre fils.

LA COMTESSE.

Ah!... Dieu me l'avait dit!... (Elle se jette à genoux, puis se lève les mains de Van Broust, et les embrasse avec effusion.)

VAN BROUST.

Que faites-vous, madame?

LA COMTESSE.

Ah! laissez-moi vous remercier à genoux, vous son sauveur, après Dieu!... laissez-moi baiser ces mains qui ont gagné le pain de chaque jour pour mon enfant.

VAN BROUST.

Ah! je vous en prie, chère dame, relevez-vous... Je n'ai fait qu'accomplir un serment, et mieux que ça... j'ai trouvé là ma récompense... Quel est-ce qui m'a retenu? qu'est-ce qui m'a donné du courage pendant vingt ans? C'est lui! cet enfant, mon seul bonheur, ma seule consolation dans ce monde...

LA COMTESSE.

Et vous ne lui avez jamais révélé le triste sort de son père?

VAN BROUST.

A quoi bon, madame? Il n'avait pas le droit de porter le nom de d'Esgrigny, et le vôtre je l'ignorais... Car, au moment où le marquis allait vous nommer, le sang l'étouffa, et il rendit son âme à Dieu.

LA COMTESSE.

Mais maintenant il faut qu'il sache tout; conduisez-moi, Van Broust, que j'aie embrassé mon fils.

VAN BROUST.

Y pensez-vous, madame? mais l'ami!...

LA COMTESSE.

Eh bien, qu'importe? je lui apprendrai toute la vérité!

VAN BROUST.

Mais il vous tuera, madame!

LA COMTESSE, avec exclamation.

Qu'il me tue! mais au moins je mourrai en embrassant mon fils!

VAN BROUST.

Mais Édouard, madame, vous voulez donc aussi qu'il meure?

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

VAN BROUST.

En révélant sa naissance, vous attirez sur lui le colbre de l'ami!...

LA COMTESSE.

Ciel! mon fils.

VAN BROUST.

Ce mot dans votre bouche sera son arrêt de mort.

LA COMTESSE.

Ah! vous me glacez d'épouvante! Ouf, dans sa fureur jalouse, le comte est capable de tout... Mais alors que faire, mon Dieu!... et comment soulager mon fils à cette infâme accusation?...
VAN BROUST.

Silence, madame... j'entends la voix de l'amiral... Au nom du ciel... au nom de votre fils... commandez à votre émotion!.

SCÈNE IX.

LES NÈGRES, L'AMIRAL, LE CHEVALIER DE SERVIERES.

L'AMIRAL.

Parbleu, je n'ai pas eu la peine d'aller bien loin... le chevalier se rendait ici, j'en suis bien sûr... J'aime mieux lui parler en sa présence, Van Broust, et devant ton fils... Je vais le faire venir. (Il va au fond donner quelques ordres et sort en courant.)

SERVIERES, à part.

Diab! j'aurais mieux aimé enlever d'abord avec la comtesse, VAN BROUST, qui a paru frappé à la vue de Servières et qui s'est cessé de le regarder. — à part.

Qu'est-ce que c'est que ce personnage-là... (Rue à la comtesse) Ai-je bien entendu, madame? vous nommez cet homme?...
LA COMTESSE.

Le chevalier de Servières...

VAN BROUST, bas.

Lui!... ah!... mille tonnerres! du courage, madame la comtesse, c'est à ce misérable de trembler devant vous.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

VAN BROUST.

Parce que cet homme est l'assassin du comte d'Esgrigny.

LA COMTESSE, jetant un cri d'effroi.

Ah!

VAN BROUST, s'approchant de Servières, bas.

Maurice Verdier!

SERVIERES, tremblant.

Hein? ce dom...

VAN BROUST.

C'est le tien.

SERVIERES.

Qui vous a dit?...
VAN BROUST.

Tu le sauras; prends le premier prétexte pour courir, et rends-toi de suite sur le bord de la mer, près de la chapelle des Naufragés... je t'y rejoindrai.

SERVIERES.

Mais je ne sais si...

VAN BROUST.

Y viendras-tu, Maurice Verdier!

SERVIERES.

J'irai...

L'AMIRAL, reprenant.

Venez, Édouard.

LA COMTESSE, s'avançant.

Édouard!

VAN BROUST, la retenant.

Silence! (Il fait signe à Servières de sortir.)

ACTE V.

Des rochers. — Au fond, la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

KERCADEC panch sur une barque, il est couché nonchalamment. Un noir vient le ramener, et fait avancer la barque.

LA, c'est bien... nous voilà arrivés... Ouf! ce n'est pas sans peine... Chien de métier! On me fait ramer comme un vrai galérien! (Il s'écroule et regarde autour de lui.) C'est ici que madame la comtesse m'a dit de venir l'attendre... je ne vois encore personne... c'était bien la peine de m'écarter... mais je l'aperçois, et monsieur Édouard avec elle! Dieu soit loué, il est donc mis en liberté!

SCÈNE II.

LA COMTESSE, ÉDOUARD, KERCADEC.

ÉDOUARD.

Oh! quel bonheur! j'ose à peine le croire, vous, ma mère, que je ne croyais revoir que dans le ciel!

LA COMTESSE.

Tais-toi, tais-toi. (A Kercadec) As-tu suivi toutes mes instructions?

KERCADEC.

De point en point, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Quand ce vaisseau doit-il mettre à la voile?

KERCADEC.

Dans une heure, à la marée haute.

LA COMTESSE.

Promène-toi sur les rochers, le long de la côte... et pour qu'on ne soupçonne rien, tu pourras faire mine de chasser... tu as des armes dans la barque?

KERCADEC.

Certainement.

LA COMTESSE.

Eh bien, prends un fusil... va, et laisse-moi... Je te rappellerai quand il sera temps.

KERCADEC.

Bon, me voilà chasseur à présent. (Au noir qui est dans la barque) Eh! m'attend à sous-moi, tu porteras mon fusil.

LA COMTESSE.

Non, non... lui à son poste, et toi au tien... va, et observe bien partout.

KERCADEC.

N'ayez pas peur... (Il porte son fusil tardif d'une main, tient de l'autre, et fait par son service comme d'habitude.) Ah! voilà... J'ai trouvé la manière de m'en servir... je suis pour la chance. (Il sort en courant à gauche. — La barque disparaît ensuite derrière les rochers.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah! ma mère! si je bien compris? c'est vous qui m'avez fait ouvrir ma prison?... Mais que voulez-vous de moi?

LA COMTESSE.

Te sauver, Édouard, tout est préparé pour ta fuite.

ÉDOUARD.

Fuir!

LA COMTESSE.

Noble et cher enfant, va, je t'aurais sauvé au péril de mes jours, avant même de savoir que tu étais mon fils! Ô mon Dieu! pendant dix mois, des années, j'étais près de mon enfant, et je l'ignorais! et maintenant, quand je le retrouve, quand je puis le serrer dans mes bras, si faut que je me sépare de lui! eh bien! oui; la vie m'est trop précieuse, mon cher enfant, mon unique bonheur, pour que je te permette de l'exposer imprudemment. C'est pour cela que je veux que tu partes à l'instant même. J'ai le droit d'exiger; tu le sais maintenant; j'ai fait chercher Van Broust... il te rejoindra... il viendra sur toi.

ÉDOUARD.

Mais pourquoi ce départ précipité?

LA COMTESSE.

Pour te mettre à l'abri de la colère du comte.

ÉDOUARD.

Je vous devine, ma mère: dès que je serai parti, vous vouserez tout pour me justifier, vous attirerez sur vous la vengeance de l'amiral... Vous serez prête à vous dévouer pour moi... Jamais, jamais, jamais!

LA COMTESSE.

Édouard... écoute-moi.

ÉDOUARD.

Ma mère, n'insistez pas, je vous en supplie. Tant que je serai là, vous n'aurez rien à révéler, de crainte de me perdre avec vous... je reste. Oui, je reste pour vous défendre.

LA COMTESSE.

Mais dans une heure peut-être, ou viendra te chercher pour te conduire devant les magistrats.

ÉDOUARD.

Eh bien, j'irai, ma mère.

LA COMTESSE.

Mais, cruel enfant, tu veux donc me réduire au désespoir? Écoute... on vient... mon mari, peut-être... Ah! nous sommes perdus tous deux... Non, Dieu soit loué! c'est Van Broust.

SCÈNE IV.

LES FRÈRES, VAN BROUST.

Que vois-je ? Vous ici, madame la comtesse...

Avec mon fils.

Oui, Van Broust.

Ah ! tu sais tout, mon garçon ? pardon... excuse du tutoiement... mais c'est l'habitude, vous-tu... Voyez-vous ?... dans les premiers jours, on aura de la peine à s'en défaire...

Ah ! n'en change jamais, père, je t'en conjure !... appelle-moi toujours ton fils... car je le serai toujours.

Merci, Edouard, merci... ce mot là me paie, et au delà, de tout ce que j'ai fait pour toi, et si seulement j'avais le temps de te répondre... Mais je vois là-bas un canot, et je devine votre intention, Madame, vous voulez le faire partir.

Mais il refuse, Van Broust, il refuse obstinément...

Fuir devant la justice ! moi qui suis innocent !...

Il a raison, et pour le quart d'heure, ça ne presse pas.

Comment ?

Je suis venu ici avec une autre idée...

Que dites-vous ?

Pauvre garçon ! si on pouvait le sauver sans courir, qu'est-ce que vous diriez de ça ?

Expliquez-vous !

Impossible... voilà le moment, et il ne faut pas qu'on vous voie... j'aperçois un homme... (On voit Servières paraître sur le bord du rocher.) Eh vite, filiez ; voyez-vous là-bas la chapelle des Naufragés ?... allez m'y attendre avec votre fils, et priez Dieu que je réussisse.

Mais que veux-tu faire ?

Ça ne te regarde pas, garçon... Pardon, excuse de la liberté.

Bon Van Broust !

Viens, mon fils, viens avec moi. (La comtesse sort avec Edouard par la gauche.)

Il était temps... (Il se cache en instant.)

SCÈNE V.

SERVIERES, arrivant par la droite ; on l'a vu descendre du rocher en rocher.

Ma voici à l'endroit indiqué... Il paraît que je suis le premier au rendez-vous. (Il s'assied sur un bloc de pierre.) Que peut avoir à me dire cet homme ? Lorsqu'il a prononcé le nom de Maurice Verdier, j'ai frémi malgré moi... Comment a-t-il pu savoir ?... lui... Van Broust... le père de ce jeune Edouard... Je ne crois pas l'avoir jamais vu... Ah ! malheur à lui, si seulement il soupçonne !... Mais c'est impossible ; ces vents ama écoulés sont un abîme où mon secret est enseveli. Quel qu'il en soit, mes mesures sont bien prises... J'ai mieux aimé franchir ces rochers déserts que de prendre les sentiers connus... Au moins, je suis certain de n'avoir été vu de personne.

SCÈNE VI.

SERVIERES, VAN BROUST.

Ah ! ah ! te voilà Maurice Verdier ? C'est bien ; j'aime l'exactitude.

SERVIERES.

Pourquoi vous obstiner à m'appeler ainsi ? Je vous ai déjà dit que ce nom n'est pas le mien.

VAN BROUST.

Foi de gentilhomme, n'est-ce pas ?

SERVIERES.

Demandez au comte de Saint-Henan... il a vu mes parcheminés, mes titres de noblesse.

VAN BROUST.

Qu'est-ce que ça prouve, ça ? S'ils sont vrais, ces titres... c'est que tu les as volés.

SERVIERES.

Monsieur Van Broust !...

VAN BROUST.

Si tu ne les as pas volés, c'est qu'ils sont faux, et que tu les as fabriqués toi-même.

Ah !

VAN BROUST.

Maie, après tout, Verdier ou Servières, ça m'importe !

SERVIERES.

Enfin, mon cher, que voulez-vous de moi ?

VAN BROUST.

Je vais vous le dire, mon cher ; faites-moi le plaisir de m'écouter un petit mot d'amitié... là... comme qui dirait une déclaration bien claire... pour reconnaître qu'Edouard Van Broust ne vous a rien volé, que vous lui avez remis de bonne volonté le portefeuille en question, et qu'il ne se doutait pas le moins du monde que des valeurs y fussent renfermées... Voilà tout ce que je vous demande, mais ; ce n'est pas bien difficile.

SERVIERES.

Comment donc, monsieur Van Broust, c'est la moindre des choses... Si pourtant je refusais de faire une pareille déclaration...

VAN BROUST.

Si vous refusez ?...

SERVIERES.

Oui.

VAN BROUST.

Alors j'en ferais une autre, moi, qui apprendrait aux magistrats que, dans la nuit du 20 octobre 1763, le comte Léon d'Esgrigny... Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier ? vous êtes tout pâle... seriez-vous indisposé ?

SERVIERES, se reculant.

Je vous écoute.

VAN BROUST.

Le comte Léon d'Esgrigny, dis-je, ou mieux des rochers déserts, à peu près comme ceux-ci, fut assassiné par un nommé Maurice Verdier, aujourd'hui chevalier de Servières, qui le dévalisa ensuite de deux cent mille livres que le comte portait sur lui.

SERVIERES, qui n'a pas osé regarder fixement Van Broust.

Qu'est-ce qui vous a raconté cette belle histoire-là, monsieur Van Broust ?

VAN BROUST.

On ne me l'a pas racontée... je l'ai vue moi-même...

SERVIERES.

Ah !

VAN BROUST.

La nuit avait été assez mal choisie... car la lune éclairait cette scène... Le hasard, ou plutôt la Providence, fit que je passai au moment où le crime venait d'être commis, et j'eus le temps de reconnaître l'assassin qui s'enfuyait à toutes jambes.

SERVIERES.

Vous le connaissiez donc déjà ?

VAN BROUST.

C'est possible... c'était un ex-carabin...

SERVIERES.

Que vous aviez vu peut-être à l'hôpital militaire du Rennes ?

VAN BROUST.

Possible encore...

SERVIERES.

Attendez donc ! voilà qui réveille mes souvenirs... Et quel nom signez-tu au bas de ta déclaration, vengeur zélé du sang d'Esgrigny ? celui de Van Broust, ou celui de Jocelin ?

VAN BROUST.

Celui que tu voudras, Maurice Verdier.

SERVIERES.

Allons, ne fais pas le finfaron devant moi; nous sommes à deux de jeu; et si tu n'as pas dénoncé plus tôt ce meurtrier que tu connaissais si bien, c'est que tu avais une raison, et cette raison, la voici: un soldat du nom de Jocelin demeura pendant deux mois à l'infirmerie de Rennes; à sa sortie de l'hôpital, ce soldat ayant tué un capitaine, le vicomte Edouard d'Esgrigny, parbleu! fut condamné à mort par contumace. Tu vois, mon brave, que tu ne possèdes pas seul la mémoire des noms et des dates.

VAN BROUST.

El... que veux-tu conclure de tout cela, Maurice Verdier?

SERVIERES.

Que tu n'auras garde de me dénoncer, Jocelin.

VAN BROUST.

Tu crois?

SERVIERES.

Meurturier comme moi, tu ne saurais me perdre sans le perdre en même temps. Donc, la sûreté répond de la mienne, et je suis parfaitement tranquille.

VAN BROUST.

Tu pourrais te tromper... Et d'abord, cesse de comparer mon action à la tienne... Qu'il n'y a plus ni bien ni mal dans ce monde, ou entre nous deux, Verdier, il y a toute la distance qui sépare l'honnête homme égaré du brigand. Je puis avouer ma faute, moi, une faute d'entraînement, d'ivresse, de colère; je puis mourir la tête haute... car je n'ai pas fait à l'honneur... L'homme que j'ai tué m'avait insulté dans ce que j'avais de plus cher; il était armé comme moi, il a pu défendre sa vie; je l'ai attaqué en face, au grand jour, et n'il a succombé, c'est que j'ai eu la main plus malheureuse que lui... Mais toi, Maurice Verdier, tu as assassiné un homme qui te donnait le bras comme à un ami... Tu l'as frappé lâchement, la nuit, pour le voler... À deux de jeu, dis-tu? Erreur, gentilhomme faussaire! Les balles que me destine la justice militaire expient la faute, et ne déshonorent pas... Mais le supplice qui l'attend, toi, assassin et voleur, ne s'arrête pas à la mort; l'infamie et l'exécration publique te suivront au delà de l'échafaud.

SERVIERES.

Paroles que tout cela! Je te répète que je n'ai rien à craindre. Tu ne joueras pas un jeu où tu as plus à perdre que moi.

VAN BROUST.

C'est ce que nous verrons.

SERVIERES.

Mais, malheureux, comprends donc que je n'ai qu'à te nommer pour te livrer à la justice; la preuve est là, c'est le jugement qui t'a condamné; ton identité une fois constatée, on peut l'exécuter à l'instant. Mais que peux-tu contre moi? Accuser le chevalier de Servières d'un crime commis, il y a vingt ans, provoquer une enquête sur la parole, sans indices, sans preuves?

VAN BROUST.

C'est ce qui te trompe, Verdier, j'ai une preuve.

SERVIERES.

Toi!

VAN BROUST.

Une preuve irrécusable, foudroyante...

SERVIERES.

Laquelle?

VAN BROUST.

Un écrit du comte d'Esgrigny, qui, avant de mourir, retirait le stylet de sa blessure, traça avec la pointe ensanglantée, ces mots: « Je meurs assassiné par Maurice Verdier. »

SERVIERES.

Tu mens!... tu n'as pas un pareil écrit.

VAN BROUST, tirant un papier de sa poche.

Le voici...

SERVIERES, à part.

Malheureux!

VAN BROUST.

Et si ce n'est pas assez, j'y joindrai cette troussée de chirurgien que le meurtrier laissa tomber en fuyant, et qui porte le nom de Maurice Verdier... Dis donc, l'ami Maurice, voici qui a l'air de te déconcerter un peu.

SERVIERES, se promène quelques temps comme un homme irrésolu... puis s'arrête et changeant de ton.

Vous désirez donc que je rétracte l'accusation portée contre votre fils, monsieur Van Broust?

VAN BROUST.

Oui, monsieur de Servières.

SERVIERES.

Eh bien, j'y suis tout disposé.

VAN BROUST.

Je le crois.

SERVIERES.

Mais, à votre tour, en échange de cette rétractation qui rendra la liberté à mon fils Edouard, vous me remettrez les témoignages qui m'accusent?

VAN BROUST.

Si l'honneur d'une autre personne que je respecte et vénère, ne se trouvait mêlé à tout cela, du diable ai-je comestrais cette lâcheté... j'aurais plutôt me faire fusiller pour te faire pendre après... mais, pour elle je me résigne... le malheureux d'Esgrigny me le pardonnera là-haut.

SERVIERES.

C'est bien, monsieur Van Broust, je vous attends ce soir chez moi.

VAN BROUST.

Pourquoi faire?

SERVIERES.

Pour effectuer l'échange en question.

VAN BROUST.

Non pas; nous allons au finir tout de suite... j'ai apporté tout ce qu'il faut pour ça. Ce bloc de pierre nous servira de table... tenez. (Il tire un couteau, une plume et du papier.)

SERVIERES.

Puisque vous le voulez...

VAN BROUST.

Y êtes-vous?

SERVIERES, se plaçant pour écrire.

Oui.

VAN BROUST, dit haut.

« Je sous-écrivains chevalier de Servières, déclare que monsieur Edouard étant venu réclamer des papiers de famille, et qu'il ne se doutait pas des valeurs d'argent qui étaient renfermées dans le portefeuille... Si je l'ai accusé fausement de vol, c'était pour me défendre d'un rival dangereux. »

SERVIERES, se levant.

Non, je ne puis écrire cela... une pareille déclaration me perdrait dans l'esprit du comte de Saint-Renan, ce serait moi fermer à jamais sa maison.

VAN BROUST.

Croyez-vous, par hasard, qu'il vous ouvrirait les deux battants, quand il saura que son cher ami, le chevalier de Servières...

SERVIERES.

C'est juste... j'écris... (Il s'écroule d'écrire, et signe. Puis il se lève et laisse l'écrit sur la pierre qui lui a servi de table.) Voyez... (Van Broust, prend sa place, s'assied et lit tout bas. Pendant ce temps, Servières se retourne à l'écart, et se regarde à droite et à gauche, se promène sur les épaules, tout en observant les mouvements de Van Broust.) Vous êtes satisfait?

VAN BROUST.

Oui!

SERVIERES.

En ce cas... ces preuves...

VAN BROUST, lui remettant le papier et le troussée qu'il a tirés de sa poche.

Voilà pour vous.

SERVIERES, prend ces objets avec une joie marquée, et les serre vivement dans son sein. Puis il tire un poignard, et pendant que Van Broust plie la déclaration.

Et voici pour toi! (Il le frappe.)

VAN BROUST.

Assassin!... encore!... (Il laisse échapper l'écrit.)

SERVIERES, s'en empare, et s'approche de Van Broust pour s'assurer s'il est frappé mortellement.

Tu as mon secret, il faut que tu mures... (Il tire un second fois son poignard... An même instant un second coup est porté dans la colonne.) Malédiction! viendront-ils par ici?... Eh vite, franchissons les rochers. (Il remonte le rocher de même côté par où il est entré.)

VAN BROUST, se tordant, et se relevant à moitié.

Misérable!... cette fois, la main d'était pas assez sûre... In

as mal dirigé ton coup... Il m'échappe... et personne... pour venir à mon aide. (Il s'agrippe contre la pierre et se relève tout à fait, Kercadec entre au même moment, portant son fusil de chasse.)

SCÈNE VII.

VAN BROUST, KERCADEC.

VAN BROUST.

Kercadec ! Ah ! c'est le ciel qui l'envoie.

KERCADEC.

Eh oui, c'est moi, père Van Broust !... bien fatigué de mon fusil, allez...

VAN BROUST.

Ton fusil ?... donne, donne...

KERCADEC.

Prenez garde, il est chargé, j'ai voulu tirer tout à l'heure un oiseau de proie... Ah ! bien ouï ! le temps de m'appêler... l'oiseau était... Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous, père Van Broust ? vous êtes couvert de sang.

VAN BROUST.

Un misérable m'a frappé.

KERCADEC.

Sainte Vierge !

VAN BROUST.

Mais je le sène, ma blessure n'est pas grave... et cette preuve qu'il emporte... aide-moi à monter ces pierres.

KERCADEC, le méditant.

Hein ? pourquoi ?

VAN BROUST.

Regarde au loin... ne vois-tu personne dans le chemin creux qui conduit au haut de ce rocher ?

KERCADEC.

Si fait, un homme qui hâte le pas... vous allez le voir paraître là-haut.

VAN BROUST, armant le fusil.

Soutiens-moi le bras.

KERCADEC.

Qu'est-ce que vous voulez faire de ce fusil ? est-ce que vous avez vu l'oiseau de proie ?

VAN BROUST.

Kercadec, reconnais-tu cet homme ?

KERCADEC.

C'est monsieur de Servières...

VAN BROUST.

Oui, c'est lui... (Servières a paru tout au haut du rocher, Van Broust l'a vu et lui fait. Servières tombe et disparaît à la vue du public.)

KERCADEC.

Ah ! mon Dieu ! vous avez tué un homme !

VAN BROUST.

Non... c'est l'oiseau de proie !... Kercadec, aide-moi à gravir ce rocher.

KERCADEC.

Y pensez-vous, blessé comme vous êtes... Mais que voulez-vous donc encore ?

VAN BROUST.

Un papier que le misérable emporte... une preuve qui peut sauver Édouard.

Le sauver ! lui... Soyez tranquille, me voilà, moi !

VAN BROUST.

Toi !

KERCADEC, se secouant.

Eh bien ! oui, là... s'il s'agit de le sauver, n'ayez pas peur ; je retrouverai mes jambes de moussé... Une fois n'est pas coutume... Vous allez voir comme je vais prendre le chemin le plus court... A la manœuvre ! (Il grimpe après le rocher, puis il disparaît.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ÉDOUARD, puis L'AMIRAL.

ÉDOUARD, étonné avec la comtesse.

Qu'ai-je entendu, Van Broust !

LA COMTESSE.

O ciel ! il est blessé !

L'AMIRAL, entrant avec des maîtres.

Quel est ce coup de feu ?... Le prisonnier s'est échappé ?

CLOTILDE.

Le voilà... Ah ! ma tante... (Voyant Édouard.) Mais c'est lui !

L'AMIRAL.

Que vois-je ?... Et qui donc a tiré ce coup de fusil ?

VAN BROUST.

C'est moi, amiral !

L'AMIRAL.

Van Broust !

VAN BROUST.

Moi-même, qui ai fait dégringoler de là-haut le plus grand coquin.

L'AMIRAL.

Comment !... qui donc ?

VAN BROUST.

Et parliez, le chevalier !

L'AMIRAL.

Malheureux ! un meurtre !

VAN BROUST.

Haïe-là... défense naturelle... voyez !

L'AMIRAL.

Blessé !... Et pourquoi vouloir l'assassiner ?

VAN BROUST.

Pour me reprendre un écrit, une déclaration signée de lui, qui prouve l'innocence d'Édouard.

L'AMIRAL.

Une preuve, dis-tu ?... où est-elle ?

KERCADEC, sur le bord du rocher.

La voilà !... (Des maîtres grimpent et prennent le papier.)

L'AMIRAL.

Donnez... (Parcourent le papier.) Il déclare qu'Édouard était venu racheter des papiers de famille... Des papiers de famille ?

VAN BROUST.

Eh bien ! oui... des lettres... des lettres de sa mère...

L'AMIRAL.

De la femme ?

VAN BROUST.

De ma femme... oui... voilà mon secret... et voilà pourquoi j'ai quitté mon pays il y a vingt ans...

L'AMIRAL.

Ah !

LA COMTESSE, bas à Van Broust.

Ah ! mon ami !

L'AMIRAL, qui a schéré de lire.

Dieu soit loué !... Édouard Van Broust, vous êtes libre !

LA COMTESSE.

O bonheur !... il nous est rendu, lui... mon...

VAN BROUST, embrassant Édouard.

Mon fils !... mon cher enfant !... (Bas à la comtesse.) Oui ! le mien tout haut et devant tous ; le vôtre en secret et devant Dieu !... Que votre bonheur ne coûte rien à personne !

L'AMIRAL, à Édouard.

Intendant de la colonie, ma nièce est à vous.

KERCADEC.

Une note, à présent, quelle fatigue ! Je ferais danser Bam-boulit à ma place.

76654

FIN.

N. d'Invent. 1482

En Vente chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES.

30 centimes la livraison composée de 34 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.		OLIVIER MANCO DE SAINT-HELENA.	
Les Trois Mousquetaires..... 1 vol. 1 50		Une Veuve de la Grande Armée..... — 90	
Vingt ans après..... — 2 50		FELIX HENRIOT.	
Le Vicomte de Bragelonne..... — 3 50		Les Mystères de Rome..... 1 vol. 1 75	
Le Comte de Monte-Cristo..... — 1 10		ELIE BENNETT.	
Le Chevalier de Maison-Rouge..... — 1 50		Antonia..... — 90	
La Belle Margot..... — 1 30		CHARLES DE BERNARD.	
Ascanio..... — 2 20		La Femme de 40 ans..... — 30	
La Dame de Monsoreau..... — 2 20		Un Acte de Vertu et la Peine du	
Amour..... — 90		Talou..... — 80	
Les Frères corses..... — 50		L'Anneau d'Argent..... — 30	
Les Quarante-Cinq..... — 2 20		LOUIS BRANTOME.	
Les Deux Diane..... — 2 50		Aventures de Robert-Robert..... — 1 30	
Le Maître d'Armes..... — 90		PAUL FÉVAL.	
Le Bâtard de Montauban..... — 1 80		Le Fil du Diable..... — 3 50	
La Guerre des Femmes..... — 1 50		Les Amours de Paris..... — 1 75	
Mémoires d'un Médecin. — Jo-		Les Mystères de Londres..... — 3 50	
seph Balsamo..... — 3 50		E. H. MARITAIN.	
Georges..... — 90		Une Maîtresse de Louis XIII..... — 1 10	
Une Fille du Régiment..... — 1 10		ALPHONSE MARRE.	
Impression de voyage (Suisse)..... — 2 50		Sous les Tilleuls..... — 90	
Stidi de la France..... — 1 10		Fort en Thème..... — 70	
Une Année à Florence..... — 90		MARY.	
Le Corricolo..... — 1 50		Bévis..... — 50	
La Villa Palmieri..... — 90		La Pjoride..... — 70	
La Spéromare..... — 1 30		La Guerre du Nizam..... — 1 50	
Le Capitaine Arén..... — 90		EUGÈNE SCHREIB.	
Les Bords du Rhin..... — 1 10		Carlo Brocchi..... — 50	
Quinze jours au Sinaï..... — 90		La Maîtresse anonyme..... — 30	
Le Vélou..... — 1 50		Judith ou la Loge d'Opéra..... — 30	
De Paris à Cadix..... — 1 50		Proverbes..... — 70	
Cécile..... — 70			
Sylvandre..... — 90			
Fernando..... — 90			
Le Chevalier d'Armenthal..... — 1 30			
Isabel de Bavière..... — 1 10			
Acte..... — 70			
Gaule et France..... — 70			
Le Coffre de la Reine..... — 2 20			
La Tulipe noire..... — 50			
La Colombe. — Mural..... — 50			
Ange l'Éon..... — 1 80			
Pascal Bruno..... — 50			

MUSÉE CONTEMPORAIN

A 20 CENTIMES LA LIVRAISON.

A. DE LAMARTINE.		MEVY HENRIOT.		CHARLES DE BERNARD.	
Gratiella..... 1 vol. 50		Scènes de la Vie de Bohème..... 1 vol. 1 50		L'Innocence d'un Forçat..... 1 vol. 30	
L'Enfance..... — 50		Le Souper des funérailles..... — 50		Une Aventure de Magistrat..... — 30	
La Jeunesse..... — 60		Le Bonhomme Jadis..... — 30		Le Gendre..... — 50	
Geneviève, bist. d'une servante..... — 70		Les Amours d'Olivier..... — 30		La Cinquantaine..... — 50	
La Vie de Famille..... — 50		Madame Olympia..... — 50		ALEX. DUMAS FILS.	
Région..... — 50		Le Mariage de Francine..... — 30		La Dame aux Camélias..... — 1 30	
Histoire et Poésie..... — 50		La Maîtresse aux mains rouges..... — 30		Le Prix de Pigeons..... — 30	
M^{me} ÉMILE DE GEMMAY.		CHAMPFLEURY.		Césarine..... — 50	
Marguerite ou deux amours..... — 90		Les Grands Hommes du royaume..... — 60		Un Paquet de Lettres..... — 50	
THÉOPHILE GAUTHIER.		MARY.		JULES SANDRAU.	
Constantinople..... — 1 30		Le Bonheur d'un Millionnaire..... — 50		Sacs et Parchemins..... — 90	
		Un Acte de Désespoir..... — 50		EUGÈNE SUE.	
		Le Château d'Udolphe..... — 50		Gilbert et Gilberte..... — 3 50	
		Simple Histoire..... — 70			
		Les Nuits sinistres..... — 50			

Paris. — Typographie Morris et Cie, rue Amiel, 64.